

R E V U E
d' **HISTOIRE**
de **Charlevoix**

N u m é r o 4 6

J u i n 2 0 0 4

**Charles
MICHAUD**

1 9 1 9 . 1 9 9 7

**Architecte
d'Église**

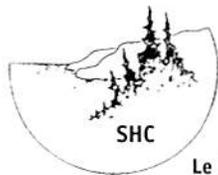
**Ses traces en
Charlevoix**



Déjà 20 ans!

Société d'histoire de Charlevoix

1 9 8 4 - 2 0 0 4



La Société d'histoire de Charlevoix

Le logo évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par Félix-Antoine Savard: la mer, la terre et la forêt.

Membres bienfaiteurs à vie (500\$ et plus)

Alarmes et
Extincteurs Charlevoix
Auberge La Maison Otis
Auberge La Pinsonnière
Yvon Bellemare
et Janine Tourville
Jean-Pierre Bouchard
Martin Brisson
Janet C. Casey
Casino de Charlevoix
Rémi Clark
Corporation municipale
de l'Île-aux-Coudres
Bruno Côté

Yolande et Pierre Dembowski
Domaine Forget
Famille Joseph A. Simard
(SIMCOR inc.)
Fondation René-Richard
Abbé Bertrand Fournier
Georges Fournier
Raymond Gariépy
M. et Mme Leslie H. Gault
Léonard et Aurore Gauthier
Fernand Harvey
Julienne Jauvin-Rochette
Hydro-Québec
Imprimerie de Charlevoix Inc.

Fernand Labrie
Laurent Lafleur
Paul et Rita Lafleur
Pierre Legault
Ghislaine et
Claude Le Sauteur
Petites Franciscaines
de Marie
Municipalité de
Notre-Dame-des-Monts
André P. Plamondon
Maurice Potvin
Diane et
Jean-François Sauvé

Réjeanne Sheehy
Walter et Mary Schatz
Yolande Simard-Perrault
Rita Smookler-Simard
Huguette Tremblay
Jean Tremblay
Louis Tremblay
Louis-Marie Tremblay
et Yvette Froment
Ville de Clermont
Ville de Baie-Saint-Paul
J.C. Roger Warren

Membres bienfaiteurs (100\$ à 499\$)

Alimentation Lapointe
et Frères
Auberge de la Courtepointe
Rosaire Bertrand
Léonce Brassard
Paul-André
et Danielle Carpentier

Francine Castonguay-Laurin
Caisse populaire
de Saint-Hilarion
Simone Éthier-Clarke
Johanne Desrochers
Jean Dufour
Antonio Gaudreault

André Gervais
Anne-Marie Groulx
La Villa du Cap Blanc
André Maltais
André Morin
Hélène et Jean Pelletier
Gilles Poulin

Restaurant Sur la Côte
Martin Rochette
François Tremblay
et Nicole Imbeau
Jeanne L. Warren

Membres de soutien (40\$ à 99\$)

Abitibi-Consolidated
Âge d'or de
Saint-Aimé-des-Lacs
Louis Asselin
Louis Bhéer
J. Bruno Blackburn
Madeleine Boies-Fortier
Neil J. Bouchard
Louisa Boulianne
Lyne Brassard
Ulysse Brassard
Caisse populaire
de La Malbaie
Caisse populaire de Clermont
Paul-Émile Carrier
Claude L. Casgrain
Réginald Castonguay †
Agathe Cayer
et Charles H. Bolduc
Francine et Victor Cayer
Henri Chaperon
Hénédine Couturier
Slevin Danais
Martial Dassylva
Donald Desgagnés

Germain Desmeules
Claude Despins
Gérard Doyon
Philippe Dubé
Geneviève Dufour
Jean-Marie Dufour
Julien Dufour
Louis Dufour
Marguerite C. Dufour
Eudore Fortin
Louis-Philippe Filion
Luc Filion
Hélène Fortier
Pierre Gaudreault
Réal Gaudreault
Ginette Gauthier
Janine Gauthier
Serge Gauthier
Yvon et Élisabeth Gauthier
Jasmine Gilbert
Magella Girard
Guy Godin
Danielle Gonthier
Christian Harvey
Gaudias Harvey

Robert Harvey
Raymond Labbé
Lucille Lafond-Colombeau
Alain Lapointe
Claude Lapointe
Fernand Lapointe
Réal Lapointe
Vincent Laurin
John Maguire
Robert Marcotte
Pierre G. Martel
René Martin
André Michaud
Réjane Michaud-Huot
Michel Néron
Gaston Ouellet
Laurent Ouellet
Jean-Denis et Marthe Paquet
Jean-Pierre Paquet
Yvon Racine
Adrien L. Ringuette
Gontran Rouleau
Jean-Roch Roy
Sylviane Savard-Boulangier
Lise et Pierre Sévigny

Céculie Simard
Gabrielle Simard-Dumont
Claude St-Charles
Sébastien Thibeault
Abbé Adalbert Tremblay
Francis A. Tremblay
George-Étienne Tremblay
Gilles Tremblay
Guy Tremblay
Jean-Marie Tremblay
Réjean Tremblay
Raymond Tremblay
Suzanne Tremblay-Bachand
Thomas-Louis Tremblay
Thérèse Tremblay
Gilles Turcotte
Jean-Luc Turcotte
Michel Turgeon
Bernadette Veilleux
Ville de La Malbaie
Lise Boies-Waldman
Denis Zaccardelli

Déjà vingt ans!

Le 28 juin 1984, à La Malbaie, une dizaine de passionnés d'histoire régionale fondaient la Société d'histoire de Charlevoix. C'était il y a vingt ans et aujourd'hui la Société d'histoire de Charlevoix compte près de 600 membres...



Et depuis vingt ans, que de réalisations: 46 numéros réguliers et 6 hors série de la Revue d'histoire de Charlevoix (et aussi le numéro spécial sur Charlevoix paru dans Saguenayensia en 1984 lors du lancement de notre Société), parution de plus de vingt livres sous les auspices de la Société, plus de 40 mètres linéaires de documents archivistiques sur Charlevoix recueillis dans la région, des centaines d'interventions publiques en faveur de la mise en valeur de l'histoire et du patrimoine de Charlevoix, des dizaines de panneaux d'interprétation placés dans un grand nombre de municipalités charlevoisiennes, la parution du livre *Histoire de Charlevoix* en 2000 et du volume *Charlevoix Histoire en bref* en 2002, la tenue du Congrès de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec dans Charlevoix en 2003... et combien d'autres événements significatifs! Il suffit de penser à l'état de l'historiographie au sujet de Charlevoix il y a vingt ans et à ce qu'il est aujourd'hui pour se convaincre de l'avancement incroyable apporté dans notre milieu par cet organisme essentiellement animé par des personnes bénévoles!

Car, au chapitre des regrets, notre Société d'histoire de Charlevoix souffre encore et toujours depuis vingt ans d'un sous-financement chronique. Elle ne survit en fait que par des personnes dévouées qui sont devenues par leurs actions et leurs appuis persistants «les mécènes de leur propre organisme culturel». C'est-à-dire le personnel à peu près bénévole – sauf de rares projets d'emploi – de la Société d'histoire de Charlevoix et surtout nos membres et abonnés qui par leurs dons permettent la survie de notre revue et de notre Société. Nous les en remercions sincèrement.

Qui est responsable d'un tel sous-financement? D'abord, nos instances gouvernementales qui n'ont pas toujours eu la vision de soutenir notre action adéquatement, préférant souvent appuyer avec les deniers publics d'autres activités bien éphémères et qui, la plupart du temps, n'offrent pas de garanties professionnelles aussi solides que la nôtre. Sont particulièrement responsables les personnes qui ont formé un centre d'archives dans Charlevoix en écartant la Société d'histoire de Charlevoix de ce projet pourtant élaboré sous ses auspices, privant ainsi notre organisme d'un juste financement et nous laissant sans appui afin de protéger notre documentation archivistique. Ces personnes se sont attribuées injustement cet acquis qui revient pourtant grandement à la Société d'histoire de Charlevoix et ont encore récemment refusé de collaborer avec nous afin de recevoir à Baie-Saint-Paul une partie du Fonds Jean-Paul-Médéric-Tremblay que nous voulions leur céder. Ces personnes, il me semble, sont déjà jugées par l'Histoire qui finira bien par reconnaître les mérites de la Société d'histoire de Charlevoix dans ce dossier.

Déjà vingt ans à titre de président de la Société d'histoire de Charlevoix et faut-il songer à quitter? Comme je viens juste de déposer ma thèse de Doctorat en Ethnologie historique à l'Université Laval sur la démarche des premiers folkloristes québécois dans Charlevoix, je me sens toujours en pleine action et nullement sur une voie d'abandon et d'évitement. Je publierai prochainement le contenu de mon doctorat et la Société d'histoire de Charlevoix continuera à faire paraître des livres et d'autres numéros de la Revue d'histoire de Charlevoix. Il y a aussi le Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix que nous avons formé en 1999 dont le travail de recherche universitaire sur la région charlevoisienne ne fait que commencer et qui porte déjà des fruits. Après vingt ans de présidence de la Société d'histoire de Charlevoix, je me sens un peu comme Giovanni Guareschi, célèbre auteur du livre *Don Camillo et Peppone* qui écrivait: «Je sais que, étant petit, je m'asseyais souvent sur la rive du grand fleuve et je me disais: «Quand je serai grand, je parviendrai à passer sur l'autre rive!» Maintenant, j'ai quarante-cinq ans... Je vais souvent m'asseoir comme autrefois sur la rive et, tout en mastiquant un brin d'herbe je pense: «Je suis mieux ici, sur cette rive.» Non, chères amies et chers amis de la Société d'histoire de Charlevoix, après vingt ans, je n'ai pas du tout envie de changer de rive!

SERGE GAUTHIER, *président de la Société d'histoire de Charlevoix*

Présentation

Apôtre du renouveau, voilà un titre qui sied bien à l'architecte Charles Michaud, ce visionnaire que l'abbé Bertrand Fournier nous fait découvrir ou redécouvrir dans ce numéro 46 de la Revue d'histoire de Charlevoix.

Renouveau liturgique, renouveau artistique et architectural, le regard de Charles Michaud recherche l'élévation et le spirituel. Homme de foi, homme d'Église, habile créateur d'oeuvres lumineuses et profondément inspirées, Charles Michaud ne retient pas les voies de la trop facile convention. Ses réalisations et ses projets en Charlevoix, même si le temps en a quelque peu modifié la trace, restent encore des témoignages d'une volonté créatrice originale.

Mais pour l'architecte, dépendant de la matière, le passage des ans n'est pas toujours facile. Heureusement, plus encore que la réalisation matérielle, il y a l'esprit qui anime son geste créateur et c'est bien cela que nous redonne cette parution de la Revue d'histoire de Charlevoix en hommage à Charles Michaud. Tout cela grâce au travail de l'abbé Bertrand Fournier qui a permis, de plus, qu'une documentation archivistique concernant Charles Michaud se retrouve désormais déposée aux archives de la Société d'histoire de Charlevoix.

«Veillez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure», nous dit l'Évangile. Ainsi en est-il du renouveau qui s'annonce un jour, peut parfois sembler tarder le lendemain, mais comme en ce qui a trait au travail architectural de Charles Michaud n'a jamais fini de nous révéler des aspects inédits et des voies d'avenir pleines d'espérances.

SERGE GAUTHIER, *président de la Société d'histoire de Charlevoix*

Avant-propos

Depuis toujours en Charlevoix, les églises sont au cœur de nos villages.

C'est autour du clocher paroissial que nos ancêtres ont nourri leur foi et développé des liens de solidarité qui ont fait la force de leur vie communautaire. Les clochers sont des points de repère recherchés et appréciés. À vrai dire, nos églises constituent la part importante de notre patrimoine religieux. Imposantes ou modestes, les fidèles les voulaient belles.

Le feu a privé la région de quelques témoins remarquables de ce patrimoine bâti. Heureusement, la plus grande partie de cet héritage a été préservée. Un magnifique feuillet de l'Association Touristique Régionale nous le rappelle en proposant aux intéressés un *Circuit du patrimoine religieux de Charlevoix*. On peut ainsi redécouvrir ces églises, chapelles et autres sites qui révèlent un aspect de la foi de nos devanciers et leur désir de *prier sur de la beauté*.

Chacune des églises de ce réseau possède son style et son charme particuliers. La plupart, au cours des années, ont été enrichies d'œuvres d'art dignes de mention: mobilier, statues, icônes, tableaux, tapisseries, vitraux, fresques, vases sacrés, vêtements liturgiques, bannières, objets de culte divers etc.

Pour l'avenir, il est à souhaiter que d'éventuels amateurs d'art nous aident à découvrir et à approfondir la valeur de cet acquis

spirituel et culturel. Mais pour le moment, sans être insensible bien sûr, à ce précieux héritage, l'intention de ce cahier est de couvrir un terrain moins vaste. À l'époque du Renouveau liturgique, qui coïncidait avec le bouillonnement social des années 1950 et suivantes, un architecte, monsieur Charles Michaud, a joué un rôle déterminant dans le domaine de l'art religieux en notre diocèse et ailleurs, particulièrement en Charlevoix. Son influence a apporté un souffle de fraîcheur dans l'aménagement intérieur de quelques-uns de nos lieux de culte. L'inspiration qui anime ses œuvres contribue avec avantage à raffermir les liens existants entre la foi et la culture. On le sait, l'art sacré tente d'illustrer le mystère, d'exprimer une quête d'absolu, de préfigurer l'Au-delà. «Dessine-moi le mystère», selon l'invitation d'un livre de Marie Gratton. «Sans le mystère, la vie serait irrespirable» a écrit Gabriel Marcel.

À sa manière, l'architecte Michaud a essayé d'exprimer le mystère de Dieu dans les projets qu'on lui a confiés. On peut en repérer les traces chez nous. Ces pages voudraient les signaler. Laissant de côté le volet profane de la carrière d'architecte-urbaniste de M. Michaud, passant sous silence les différentes œuvres d'art religieux qu'il a réalisées en dehors de notre région, ce dossier se limitera à retracer son influence d'architecte d'Église en Charlevoix au cours des dernières décennies.

Pour ce faire, seront utilisés les souvenirs de personnes qui ont bénéficié de ses services professionnels ou qui l'ont côtoyé. Ce sera rendre hommage à l'artiste et souligner sa contribution inédite à l'art religieux contemporain. Il y a, dit-on, *un devoir de mémoire*.

Chapitre I

L'architecte: Quelques volets d'un parcours

Son implication en Charlevoix

Le début de cette aventure se situe dans les années 1950. C'était lors d'une session de pastorale à la Maison Montmorency. L'architecte venait de terminer la chapelle de ce centre d'études dominicain. Un soir de relâche, le directeur de la session invite M. Michaud à entretenir les participants de l'architecture sacrée. Avec une maîtrise flamboyante et une verve chaleureuse, l'architecte nous parle des temples de l'Antiquité, insiste avec ferveur sur l'influence de l'art roman médiéval, commente quelques maquettes de ses réalisations. Avec brio, il répond à des questions concernant les églises-monuments de nos pèlerinages traditionnels, objets de notre fierté. La soirée fut un enchantement. Ce qui ne devait être qu'un simple entretien est

devenu une sorte de cours sur l'histoire de l'art, une inédite leçon de liturgie, un enseignement pratique sur nos lieux de célébrations. On n'a pas vu passer le temps. Conquis! Une présentation neuve et pleine de fraîcheur. Des propos mêlés d'érudition, de compétence professionnelle, de pertinence théologique. Tout cela: de la Tradition qui inspire le Contemporain. Parmi les ecclésiastiques qui composaient l'auditoire, le curé de Saint-Joseph-de-la-Rive et le futur pasteur de Baie-Sainte-Catherine n'oublieront pas cette rencontre qui les a marqués. Peu de temps après, sans surprise, on retrouve l'architecte Charles Michaud œuvrant dans les projets de rénovation de leurs fabriques.

Monsieur l'architecte

C'est ainsi que l'appelaient, avec une certaine déférence, les marguilliers et les ouvriers sur le chantier. Pour les autres, l'architecte-urbaniste, c'est «Monsieur Michaud». Au fil des rencontres, on découvre que ce professionnel, qui en imposait par sa stature et son savoir, se révèle à la fois un animateur chevronné, un éducateur

chaleureux, patient et convaincant, un artiste sensible et novateur, un croyant à la foi profonde. Avec le temps, les uns et les autres le perçoivent comme l'un d'entre eux, partageant avec ferveur et sans calculer son temps et ses connaissances, s'appliquant à faire confiance à l'expérience de ces derniers. Je me rappelle encore la joie des intéressés au retour de l'architecte qui venait de consacrer plusieurs jours à la recherche de ce bois de grève qui deviendra l'autel majeur de l'église de Baie-Sainte-Catherine. Et cette discussion animée, sur le chantier, dans la nef de l'église de Saint-Fidèle: c'est l'expertise de l'équipe du peintre Mario Mauro qui permet de trouver la couleur recherchée pour les bancs.

Architecte d'Église

Une approche particulière

À l'évidence, une église se différencie d'un bâtiment profane. On s'attend à ce que ce lieu privilégié facilite notre rencontre avec le divin. Nos églises «ne sont pas que des lieux de sens [...]. Mêmes vides [...] là, au milieu de la cité bruyante, elles sont des flèches.» (P. André Gouzes, o.p.) Alors, il

n'est pas surprenant d'affirmer que bâtir, rénover, restaurer une église comporte des motivations particulières. L'architecte d'Église s'insère dans l'expérience spirituelle d'une Communauté dont il voudrait exprimer, par son art, la foi et l'espérance. C'est un croyant qui se met au service de l'Église, de sa liturgie et de sa prière, de son enseignement et de la transmission de la foi. Comme le dit Jean-Paul II: «Aujourd'hui comme par le passé, la foi est inspiratrice de l'art d'Église! Quel que soit le style qu'il adopte, tout art sacré doit exprimer la foi et l'espérance de l'Église».

Ainsi, la dimension de foi chez tout artiste donne à son inspiration une sensibilité particulière qui se reflète dans ses œuvres. Dans une conférence sur la Beauté, Mgr Bertrand Blanchet disait: «Les artistes créent de la beauté. Quand, au surplus, ils sont croyants, leurs œuvres d'art peuvent aider à pénétrer le monde et à suggérer le mystère, tout spécialement celui de Dieu.» «Et le Père Paul Doncoeur s.j. disait de l'art: «Dans la pauvreté de ses images, rendre sensible à nos yeux quelque aspect de Celui que nous n'avons pu ni voir, ni toucher».

Une passion

Tout cela pour dire que Charles Michaud était de ceux-là, tout en étant alors fortement engagé dans sa profession comme architecte et urbaniste en chef de la Ville de Québec.

Toutefois, une passion l'habitait: l'architecture religieuse. Son rêve: bâtir une église ou un monastère à la gloire du Seigneur. Quelques réalisations et des projets témoignent de ce profond désir. Mais en marge de son travail professionnel, ce furent plutôt des restaurations et des rénovations d'intérieurs de lieux de culte qui l'occupèrent. Composant avec le déjà-là, réaménager à partir de contraintes qui stimulent l'invention.

Il y a quelque temps, lisant les propos suivants de l'architecte Taillibert, je retrouvais des remarques que Charles Michaud m'avait déjà exprimées: «Tout créateur d'une œuvre architecturale se trouve confronté à des préoccupations déterminantes qui sont l'espace, la matière qui occupe cet espace et l'écriture de cette matière, qui permettront de définir des rythmes et d'atteindre l'harmonie. Enfin la lumière sera

un juge permanent faisant apparaître ce que les hommes ne peuvent toujours expliquer ou légitimer: la grâce ou la laideur.»

Je revois notre architecte, au début d'un projet, assis dans la nef, silencieux, balayant du regard les potentialités de l'édifice, imaginant déjà tout, en fonction de la morphologie du lieu, de l'harmonie de l'environnement visuel et des exigences de la liturgie. Vont suivre croquis et esquisses, dessins, plans et maquettes.

Quelques lignes directrices

Dans ses projets de réaménagement intérieur des lieux de culte, certaines lignes directrices guidaient l'architecte dans son credo artistique et liturgique.

LE SANCTUAIRE

C'était la première étape du projet. Non sans raison. Point de mire de l'assemblée, le sanctuaire donne sens à l'ensemble du bâtiment. Nécessité, donc, de bien aménager cet espace privilégié des célébrations, surtout de l'Eucharistie. Éviter l'encombrement, dégager des aires propices aux déplacements des intervenants, délimiter et identifier les lieux liturgiques majeurs.

LES LIEUX LITURGIQUES

Avec le temps, ils nous sont devenus familiers. Il n'en fut pas toujours ainsi. Dans les années précédant le Concile Vatican II, l'architecte proposait des aménagements renouvelés et signifiants des espaces liturgiques.

D'abord dans le sanctuaire. Valoriser les endroits où se déroule la célébration de l'Eucharistie: trois lieux liturgiques majeurs avec un ameublement qui les caractérise.

En premier lieu, celui de l'Autel, là où se fait la Consécration. Il occupe la place centrale et est de dimension convenable. On évite l'éblouissement d'une fenêtre qui serait occasion de diversion. Ne pas diminuer son importance par quelque objet qui lui ferait obstacle.

Ensuite, le lieu de la Parole, identifié par l'Ambon; c'est un meuble différent d'un lutrin tout usage, qui d'ailleurs ne fait pas partie des meubles sacrés du sanctuaire.

Enfin, le lieu où est placé le Siège du ministre qui préside la célébration. Ce fauteuil qui, par sa facture ou d'autre manière, marque la préséance de celui qui préside,

est distant de l'Autel, pour éviter toute duplication ou confusion, et rappelle la cathèdre de l'Évêque dont le ministre est le prolongement.

Ces pôles, avec leur mobilier, l'architecte les plaçait en évidence. Il les voulait magnifiques, sobres, pratiques, empreints de beauté plastique. Point de pacotille. Issus de matériaux nobles, alors promus à un rôle sacré. Le tout, conçu en vue d'offrir des œuvres qui soient en harmonie avec le milieu ambiant. Plus tard, dans les textes liturgiques officiels, on lira, en parlant de l'Autel, de l'Ambon, du Siège du président: «Ils seront dignes et beaux [...] capables de symboliser et signifier les réalités surnaturelles, marqués de noble simplicité plutôt que d'un luxe pompeux.»

Pratiquement, en notre diocèse, M. Michaud a été le précurseur de la mise en place marquante de ces pôles liturgiques fondamentaux et des éléments qui les identifient visuellement. Par la suite, le Missel Romain, fruit du Concile, confirmera cette pratique et en éclairera le sens et les exigences.

Quant à la Nef: prévoir des espaces avantageux pour l'accueil, localiser dignement la Sainte Réserve (tabernacle); mettre à l'honneur les Fonts baptismaux, cette porte d'entrée dans la communauté chrétienne; rendre plus chaleureux et pratiques les confessionnaux; réserver une place de choix au Livre de la Parole, la Bible. Tout ce mobilier, l'architecte le voyait sous le signe de l'esthétisme, confectionné de matériaux choisis, rehaussés souvent de polychromie, enrichis de motifs symboliques inspirés des récits bibliques ou de la nature environnante.

Ces éléments visuels du culte, que d'heures l'architecte a passés à les concevoir, à les peaufiner, à leur donner forme avec le sculpteur Alphonse Paré qui en assurait la réalisation. À l'Économusée des Légendes de Sainte-Anne-de-Beaupré, on peut voir la collection des miniatures illustrant le travail de ces artistes.

QUELQUES PRÉCISIONS

Pour Charles Michaud, privilégier les trois sites précités n'était pas une question d'innovation, de mode ou de formalité, mais une pratique appuyée sur un fond théologique. Selon le théologien Henri de Lubac, ces pôles, signifiés par ces éléments

du mobilier liturgique, réfèrent d'une manière visuelle et symbolique aux composantes de la triple mission du Christ, prêtre, prophète et roi. C'est depuis les temps apostoliques que la Tradition parle de ces *pouvoirs* (munera) ou responsabilités confiés à l'Église: sanctifier, enseigner, gouverner. Tâche éminente dont s'acquitte l'Église, surtout lors de l'Eucharistie, la Messe.

Le mot *président* pour lequel on pourrait manifester une certaine réticence, est pris ici dans le sens biblique. Ce dernier, roi ou prophète dans l'Ancienne Alliance, pasteur dans le Nouveau Testament et dans l'Église, a souci de la vie communautaire, en vue du service, du partage. Le pasteur n'agit pas en son nom personnel. Placé en état de service, il représente le Christ, vrai Pasteur, tête du Corps mystique de l'Église. «L'évêque et le prêtre, en tant que ministres ordonnés, ne sont-ils pas le signe de l'initiative divine de la grâce, le signe que l'Église ne se donne pas à elle-même le Salut mais qu'elle le reçoit toujours d'un Autre, qu'ils représentent?» (Mgr Marc Ouellet, archevêque de Québec).

ARCHITECTE ET SCULPTEUR

On ne peut parler du mobilier conçu par l'architecte Charles Michaud sans rendre justice au magnifique travail artistique du sculpteur Alphonse Paré.

Ce fut une joie quand M. Michaud découvrit M. Alphonse Paré. Il était à la recherche d'un sculpteur qui répondrait à ses attentes. Un jour, avec des yeux remplis d'étincelles, il me dit son bonheur d'avoir détecté un artiste riche de potentiel, de sensibilité et d'intuition, ouvert au spirituel. Lors de nos rencontres, je les ai vus tous les deux, parfois Bible en main, partager leur enthousiasme devant les maquettes à compléter, choisir des symboles parlants, évaluer la polychromie finale dont Alphonse Paré était devenu maître. En d'autres moments, l'architecte faisait école avec le sculpteur, communiquant ses intuitions, expliquant posément ses exigences, manifestant son admiration devant les dimensions inédites de l'immense talent de son ami.

Il semble que le talentueux artiste qu'était Alphonse Paré a trouvé en Charles Michaud l'aiguillon qui l'a orienté vers de nouveaux horizons, l'amenant à dépasser l'académisme, le conventionnel, pour don-

ner libre cours à son intuition toute de fraîcheur et s'adonner à son impressionnante inspiration créatrice. Ce n'est pas sans raison que, ici comme à l'étranger, on admire les merveilleuses réalisations du sculpteur Alphonse Paré! Sans oublier la discrète mais imposante collaboration de son frère Louis-Philippe.

RECHERCHE DE LA BEAUTÉ

«Que le peuple prie sur de la beauté» était le vœu du pape Pie X, exprimé au grand musicien français Camille Balaigue. Ce désir vaut autant pour tout décor liturgique.

Charles Michaud était profondément convaincu de l'importance de la beauté dans les lieux de culte. Si cette dimension est une priorité pour tout édifice, elle devient une nécessité pour une église, lieu de recueillement, de la rencontre avec Dieu. Dans ses interventions en rénovation ou en restauration, tout l'agencement des lieux était pensé en fonction de cet idéal. Et non sans raison. Comme le dira plus tard le P. Timothy Radcliffe, o.p. (1^{er} avril 2001): «Durant la plus grande partie de l'histoire de l'Europe, notre religion a été visible à travers les vitraux, la peinture et l'architecture». Pour notre architecte, c'était plus qu'un souci d'artiste, c'était comme une sorte de mission. Lors d'une réunion de la Commission d'Art sacré du Diocèse de Québec, le président de l'époque, Mgr Jean-Robert Hamel, présentait M. Michaud comme un artiste spécialisé dans la «traduction plastique de la Parole de Dieu». Il faisait sans doute référence à la valeur didactique des symboles du mobilier, des reliefs et ornements que l'architecte avait conçus et dont il avait confié l'exécution à divers artistes et artisans.

PLACE À LA LUMIÈRE ET À LA COULEUR

Parmi les éléments concourant à faire *prier*, l'architecte avait une prédilection marquée pour la lumière et les couleurs: une sorte d'éloge de leur rôle complémentaire de l'harmonie.

La lumière, utilisée à bon escient, devient décoration signifiante ayant son importance. Lumière du jour ou lumière artificielle, tamisée ou focalisée, elle sert à créer une atmosphère de mystère, si particulière à une Église, une ambiance favorisant l'intériorisation. Symbole de fête, elle est un avant-goût de notre Avenir. Comment ne

pas penser à cette remarque de Jean Delumeau: «Le Paradis est, par excellence, un espace de lumière: il est le séjour de Dieu, et Dieu lui-même est lumière».

Je revois la modeste église de Baie-Sainte-Catherine. Au fil des heures, les murs latéraux semblent s'animer quand, à pleines fenêtres la lumière se déverse sur les parois toutes de blancheur, réverbérant le bleu turquoise et le vert pastel des *claustras*, diffusant leur coloration qui varie du matin au soir selon l'angle des rayons lumineux. Ici, comme à Saint-Joseph-de-la-Rive, à Clermont (sur sa maquette), ou à Saint-Fidèle, la lumière, généreuse ou modulée, donne vie aux formes, lignes, figures symboliques et mobilier polychrome, établissant un climat qui est rupture entre le profane de la rue et le sacré du temple. Elle ne s'applique pas à ces lieux, cette observation du P. André Gouzes, o.p.: «Comment peut-on exprimer la jubilation du christianisme quand on ne fait que des choses aussi fades» (Le Soleil, 3 mars 1999).

Notre architecte apportait une attention spéciale aux couleurs et à leur message. Éléments de calme ou d'éveil, les couleurs, élevées à un rôle important au service du culte, sont un langage plastique qui aide à exprimer et alimenter la foi des fidèles.

Le jeu des couleurs vives en l'Église de Saint-Fidèle était loin de la banalité et de la fantaisie. Pour l'autel majeur, chaude couleur du rouge vif, symbole de vie ardente; vert-olive des bancs de l'assemblée, apportant apaisement; teinte orangée des voûtes ou ocre du plancher de la nef, autant d'indices de la joie dont nos célébrations sont le signe. Le blanc, en prédominance à Baie-Sainte-Catherine, dans la chapelle de la Maison Montmorency et dans la maquette de Clermont, regorge de possibilités et, comme un prisme, permet aux murs de démultiplier les rayons lumineux. C'est comme une invitation au silence. Quant à l'or, utilisé de façon opportune, il traduit, par sa majesté, l'empreinte du sacré et symbolise survie et éternité.

UNE SORTIE DE MISSION

En songeant à tout cela, on peut dire que chacun, à sa façon, témoigne de ses convictions. L'architecte Michaud, comme

bien d'autres, a transmis par écrit (articles, lettres, mémoires) sa vision de l'art, surtout de l'architecture profane ou sacrée, sa perception de la conservation du patrimoine, son souci de la liturgie et des valeurs spirituelles. Lors de cours et de conférences, il a développé ces thèmes. Mais il s'avère que c'est sa planche à dessin qui est son médium d'expression préféré.

Quant à moi, avec le temps, j'ai découvert en lui une sorte de catéchète qui privilégie l'art comme moyen de transmission. Était-ce là l'influence de Saint Dominique qui donnait à ses Frères Prêcheurs cette consigne: «Contemplata aliis tradere». (transmettre aux autres le fruit de sa contemplation)?

Overbeck, un peintre allemand, ne disait-il pas que «l'art est un moyen donné par Dieu aux hommes de génie pour enseigner la vérité»? J'aime bien cette remarque de l'abbé Mario Dufour, alors qu'il était curé de Saint-Roch, à Québec: «Je crois en une catéchèse qui passe par l'art et l'architecture. [...] L'Église peut devenir un lieu pédagogique formidable» («*Le Soleil*, 7 octobre 2002). Il faut dire qu'il avait hérité de Mgr Raymond Lavoie un temple magnifique réaménagé par l'architecte Michaud.

Cette conviction, que les arts peuvent être une école d'approfondissement de la foi, était une préoccupation constante de l'architecte. À la retraite, il caressait un rêve ambitieux dans le prolongement de nos *Colloques Foi et Culture* inaugurés à l'Île d'Orléans en 1988. En effet, en réponse à la démarche de jeunes et d'adultes en recherche de spiritualité, il croyait en la possibilité d'établir des sessions estivales d'art religieux avec la collaboration d'artistes. Mais son décès imprévu fit de ce projet un rêve *inachevé* qui reste valable là ou ailleurs.

Une question d'affinités

Au cours de conversations avec l'architecte, ou à la vue de certaines de ses réalisations, on croit déceler l'influence de cultures qui ont marqué sa vision artistique. Doit-on supposer qu'elles auraient joué le rôle de racines ou de sources, qu'elles ont servi de références? Plutôt, on pourrait les qualifier d'affinités profondes. Quelques mots à ce sujet.

L'ANTIQUITÉ

Charles Michaud est fasciné par ces constructions de forme pyramidale, ces hauts-lieux de la rencontre de l'homme avec la divinité. Des heures durant, avec une maîtrise plus que livresque, il pouvait nous entretenir des trois grandes civilisations qui sont au berceau de la culture de l'humanité: Sumer en Mésopotamie avec ses ziggourats, l'Inde avec ses stoupas et ses statues, l'Égypte et ses immenses pyramides. Sans oublier les oeuvres édifiées 2000 ans plus tard chez les Mayas, Aztèques et Toltèques d'Amérique. Une conférence qu'il prononça en août 1988 au *Colloque Foi et Culture* de Saint-François I.O. est éclairante à ce sujet. Les renseignements rapportés plus haut sont empruntés à cet exposé. Son Centre paroissial et communautaire de Saint-Romuald (1968) et quelques maquettes conservées aux Archives de la Société d'histoire de Charlevoix s'inspireraient de cet art des civilisations passées.

L'ART ROMAN MÉDIÉVAL

Il était intarissable quand il évoquait ce sujet. Si les fidèles du Moyen Âge apprenaient l'histoire sainte dans la pierre et les vitraux de leurs églises, surtout des cathédrales, l'architecte, lui, a retenu, en plus, des leçons d'architecture de ces chefs-d'œuvre érigés à une époque de foi ardente. Ils furent pour lui objets de recherches, d'études et de voyages.

L'Art roman! Toute une école! Sa sobriété, sa pureté de ligne, le rythme de ses formes, son équilibre harmonieux, sa lumière, sa recherche de l'essentiel! Sa valeur est telle que Matisse disait de certaines œuvres du Moyen Âge, exposées en 1940: «Si je les avais connues, cela m'aurait évité vingt ans de travail». Nos églises anciennes portent des traces de l'héritage apporté par nos ancêtres venus de France. Charles Michaud, en restaurant l'intérieur de l'Église de Saint-Fidèle, en Charlevoix, s'est appliqué à retrouver cette vision, particulièrement dans le sanctuaire. La voûte rénovée de l'Église de Baie-Sainte-Catherine, toute modeste qu'elle soit, rappelle aussi cette inspiration.

Et c'est lui encore qui faisait remarquer un aspect souvent oublié. En effet, dans le texte de présentation de l'Église-desserte de Saint-Romuald, il écrivait: «À l'instar des églises médiévales, élevées sur la place du marché, les nouveaux locaux religieux

doivent s'intégrer au cadre physique de la Cité et surtout rendre la réalité chrétienne amicale et familière aux activités quotidiennes des hommes» (1968).

DES CONTEMPORAINS

Brasília, nouvelle capitale du Brésil (1960), ville tournée vers le futur, faisait son admiration. Comme urbaniste, il était charmé par le souci de Lucio Costa d'intégrer esthétique et écologie. Sa maison de prière, au pied du Mont Saint-Hilaire, tient compte de cette préoccupation. De même, il appréciait l'architecte Oscar Niemeyer et son idéal d'harmonie de la forme et de liberté dans la conception de ses plans. On dirait qu'il s'est souvenu de la grâce aérienne de la cathédrale de Brasília quand il a réalisé le baptistère de Saint-Alphonse de Thetford et la chapelle de la Maison Montmorency. De même, il semble que les plans non réalisés de l'Église de Clermont avaient quelque chose d'un peu semblable.

Les principales œuvres, imposantes, de Le Corbusier lui étaient familières. Chaque séjour un peu prolongé en France était une occasion de les revisiter avec un intérêt renouvelé.

Ces dernières années, il m'avait fait découvrir le merveilleux artiste français Jean-Marie Pirot, alias Arcabas, au talent immense et polyvalent. On ne se lasse pas d'admirer l'œuvre peut-être la plus connue du maître, l'Église de Saint-Hugues de Chartreuse. Dans une lettre au P. Georges-Henri Lévesque o.p. (1^{er} mai 1989) M. Michaud disait: «Depuis les fresques de la chapelle des Saints-Anges (Saint Augustin de Paris) d'Eugène Delacroix et les thèmes religieux de Georges Rouault, rien de valable n'est apparu en chrétienté de notre époque, et soudain, surgit Arcabas».

VALEURS SPIRITUELLES

La spiritualité de Saint Dominique semble avoir marqué profondément la personnalité de M. Michaud. Déjà Saint Bernard et ses monastères cisterciens avaient une bonne place dans sa vision de l'art sacré. Mais avec Saint Dominique et la civilisation médiévale, c'est plus qu'une affinité retrouvée, c'est presque un lien de filiation qui semble s'être établi. *Veritas*, la devise de l'Ordre des Prêcheurs, paraît guider son cheminement spirituel. Ce souci accompagne ses recherches philosophiques, théologiques et sociologiques, faites sous

l'égide de Saint Thomas d'Aquin et de ses disciples. On semble retrouver cette préoccupation dans l'expression plastique de son art en quête d'authenticité. Parfois même, certains écrits et dessins portent la signature de *Charles Michaud, dominicain*, ou de *Fra Thomas*, son patron dans le Tiers-Ordre dominicain.

Avec admiration, j'ai toujours été étonné de constater la pertinence et la profondeur de ses bases théologiques et liturgiques. Des textes de sa part sur la messe et le baptême sont éclairants à ce sujet. On en voit l'application dans l'ameublement liturgique qu'il a conçu. On peut trouver une explication de cette compétence dans l'influence soit de ses maîtres spirituels, soit de ses études permanentes, de ses lectures et de ses voyages. Il est vrai qu'il trouvait un solide ressourcement spirituel dans un riche réseau d'amitié, laïc et religieux, dont faisaient partie plusieurs théologiens dominicains des couvents du Chemin Côte-Sainte-Catherine, à Montréal, et de la Grande Allée, à Québec.

Chapitre II

Ses œuvres en Charlevoix

Photos et commentaires

Introduction

Les pages précédentes ont décrit un certain profil de Charles Michaud, architecte d'Église. Il s'agit maintenant de retracer ses réalisations en Charlevoix.

Une image vaut mille mots. Ce dicton servira de prétexte pour dresser un inventaire de sa contribution artistique qui en fut surtout une de rénovation – restauration d'intérieurs d'églises. Quelques *images* et des *mots* pour présenter un volet de l'architecture religieuse en notre région au cours des dernières années.

Curriculum Vitæ

CURRICULUM VITÆ GÉNÉRAL

1953	Bachelier en architecture (Montréal)
1955	Maîtrise en urbanisme (Philadelphie)
1955 – 58	Stage au ministère des communications à Mexico Attaché au service d'urbanisme du ministère des affaires municipales du Québec
1959 – 61	Bourse d'études en Europe (France, Angleterre, Allemagne, Italie)
1961 – 66	Directeur du service d'urbanisme de la Ville de Québec Réaménagement du centre-ville Études pour un campus universitaire et un centre hospitalier au Rwanda, Afrique Programme et amorce de restauration du Québec <i>intra muros</i>
1967 – 71	Bureau privé d'architecture et d'urbanisme à Québec (Bissonnette et Michaud) Hôpital, édifices à bureaux, églises etc
1971 – 73	Architecte-conseil à Montréal Concours international pour un complexe gouvernemental à Dar Es Salaam, Tanzanie Place Guy-Favreau
1973 – 77	Architecte-conseil au ministère des affaires urbaines et des travaux publics (Ottawa) Réaménagement du canal de Lachine Études du cadre architectural des villes canadiennes
1977 – 80	Architecte contractuel auprès du ministère des affaires culturelles du Québec Conservation du patrimoine
1980 – 81	Architecte-conseil au service immobilier du Trust Royal
1981 – 82	Architecte-conseil pour le grand centre sportif M.-Gadbois
1982 – 83	Recherches pour la création d'une ville nouvelle au Venezuela et rapport au Centre d'étude et de coopération internationale (C.E.C.I.)
1983 – 85	Architecte-conseil au ministère de l'Habitation
1985 – 88	Séjour d'étude en France et aux États-Unis

CURRICULUM VITÆ SPÉCIALISÉ

1953 – 55	Dans le cadre d'une maîtrise en urbanisme, cours sur la culture médiévale avec Lewis Mumford (Philadelphie)
1956 – 57	Création de la chapelle de la maison Montmorency
1957 – 59	Aménagement d'un baptistère et d'une chapelle à Thetford Mines et à Lévis Rénovation de l'Église franciscaine de l'Alvergne à Québec Plans et maquette, Église de Clermont de Charlevoix
1959 – 60	Bourse d'étude (Conseil des arts) en France, Angleterre, Allemagne, Italie Cours en histoire de l'art de la période médiévale au Louvre (René Huyghe) Stage au service des monuments historiques de France, sous Yves-Marie Froidevaux, architecte en chef Cours sur l'histoire de l'architecture et des arts à l'Architekturteilung de Zurich
1961 – 66	Professeur invité à l'Université nationale de Butare, Rwanda (Afrique); monastère dominicain de 70 cellules, chapelle etc. Professeur invité à la faculté d'architecture de l'Université Laval Programme de restauration de la Place Royale de Québec (à titre d'urbaniste en chef et d'architecte) Rénovation des Églises de Saint-Joseph-de-la-Rive, de Saint-Firmin, de Saint-Fidèle de Charlevoix, et de Notre-Dame de Pitié à Québec
1966 – 70	Professeur invité au Grand Séminaire de Québec (Art sacré et liturgie) Construction de l'Église Saint-Romuald d'Etchemin Aménagement de la chapelle du Centre médical universitaire de Sherbrooke
1977 – 80	Expertise pour la restauration de l'église néo-gothique de Saint-Pierre Apôtre à Montréal à titre d'architecte-conseil auprès du ministère des affaires culturelles du Québec Construction de la maison de prière et chapelle du Mont Saint-Hilaire
1986 – 88	Rénovation intégrale de l'Église conventuelle de Saint-Albert le Grand, Montréal

La chapelle de la Maison Montmorency (1956 – 1957)

On peut inclure ce site dans l'enclave de Charlevoix. En effet, près de la Chute Montmorency, la route et le fleuve semblent ouvrir un couloir vers les vastes horizons du Nord. On dirait un seuil. On est aux portes de Charlevoix. Sur le faite de la falaise, le Manoir Montmorency d'aujourd'hui a déjà porté le nom de Kent House. Il est situé au cœur d'un carrefour prestigieux par l'histoire, la géologie et l'économie. Mis en vente à plusieurs reprises, ce domaine historique a été sauvé par l'Ordre des Dominicains qui l'acquiert (19 décembre 1954) pour l'ouvrir à un nouvel avenir. Ils en firent un centre religieux, culturel et social (1955) avec un nouveau nom: *La Maison Montmorency*. C'était un rêve du Père Georges-Henri Lévesque, o.p.: «[Un] Centre d'accueil chrétien, un poste d'écoute et un catalyseur des attentes spirituelles de notre époque, un laboratoire où se façonne le visage religieux, culturel et social de demain.»

À la demande du Père Lévesque, o.p., l'architecte Charles Michaud transforma un salon de l'édifice en un magnifique lieu de prière et de célébrations liturgiques. C'était pratiquement sa première réalisation d'importance en architecture sacrée. Une chapelle remarquable et qui fut remarquée. Ici, tout est nouveau! Conception, légèreté et élan des lignes du mobilier, éclairage, harmonie des couleurs. Une atmosphère monacale d'intériorité. La firme Deslauriers, de Québec, a exécuté les plans et devis de cette chapelle.

Il faut en parler au passé. Elle fut consumée par le feu lors d'un sinistre (1993) qui détruisit complètement l'immeuble. À la reconstruction du bâtiment, devenu propriété du gouvernement québécois, une salle communautaire a remplacé la chapelle d'autrefois.

COMMENTAIRES

«Expression du gothique dénué d'ornement: tout dans le style de la nouvelle chapelle de la *Maison Montmorency* élève

l'âme et invite au recueillement. L'atmosphère religieuse qui se dégage de cette pièce et de l'ensemble, d'une rare unité, a été obtenue par la simplicité du style employé par l'architecte Charles Michaud de Montréal. Rarement a-t-on déjà atteint une telle perfection d'un si grand modernisme.»

(*Journal L'Événement*)

«Ainsi la chapelle, dont les plans et devis ont été préparés par l'architecte Charles Michaud, de Montréal, constitue une véritable création moderne. C'est la formulation, peut-être la plus moderne encore vue, de l'inspiration gothique.»

(*Journal L'Événement*)

«En entrant dans la chapelle, tous les visiteurs sont saisis par la beauté de la pièce et l'atmosphère religieuse qui s'en dégage. Tout invite à l'élévation de l'âme, la pureté et la simplicité des lignes, le dégagement des ornements, la douceur de la lumière et l'unité parfaite qui règne dans tout.»

(*Journal L'Événement*)



L'intérieur de la chapelle de la Maison Montmorency.

«Rigoureusement liturgique, dépouillée et en quelque sorte immatérielle, malgré les stalles de bon bois qui courent le long des murs, cette chapelle est une invitation inéluctable à la prière et au recueillement. On a la certitude que son architecte (M. Charles Michaud) l'a longuement portée dans son cœur autant que dans sa tête avant d'en livrer le dessin.»

*(Père Émile Legault,
c.s.c. – Brochure-Souvenir,
1960)*

«Grâce à la générosité du Sénateur J.-M. Dessureault et aux talents de l'architecte Charles Michaud, la chapelle de la Maison Montmorency, lumineuse, simple et sereine, s'harmonise parfaitement avec le milieu et invite directement à la prière! Je n'ai jamais si bien prié qu'ici!»

*(Un congressiste –
Brochure-Souvenir, 1960)*

«Une prière donnant des ailes dans la chapelle des Pères Dominicains. Une élégante mise au point, en termes architecturaux, de la liaison entre l'âme et l'idée d'envol existe dans la chapelle bâtie par les Pères Dominicains dans l'ancien Kent House, Maison Montmorency, dont l'architecte est Charles Michaud.»

*(CT-Photo Ester-Winter –
traduction)*

La maquette d'une église de Clermont (1957 – 1959)

LE PROJET (NON RÉALISÉ)

Il s'agissait de remplacer la première église, bâtie en 1932 par l'équipe de M. Desbiens selon les plans du curé, l'abbé Félix-Antoine Savard, et incendiée le 2 janvier 1957.

Un architecte avait déjà été contacté, sans résultat. L'abbé Émile Marcotte, curé, est autorisé (9 juin 1958) à trouver un autre architecte pour un projet d'environ 400 000 \$. Il s'adresse à M. Charles Michaud qui lui présente un plan d'église de 800 places. Le 29 janvier 1959, Mgr Maurice Roy, Archevêque, approuve les plans et, le 8 février suivant, les marguilliers et les paroissiens endossent la décision de l'Archevêque. On peut signaler que Mgr Roy, reconnu pour sa réserve naturelle, était, aux dires du curé, visiblement enthousiasmé du projet présenté.

Après des mois de démarches laborieuses, Mgr l'Archevêque et les marguilliers en exercice abandonnent officiellement le projet (13 décembre 1960) parce que les coûts estimés à 550 000 \$ étaient largement dépassés. Enfin, une nouvelle église de 900 places, selon les plans de l'architecte Sylvio Brassard, au coût de 450 000 \$ fut inaugurée le 25 décembre 1961. Elle fut dévastée par le feu en 1974.

QUELQUES REMARQUES

■ Le bâtiment a un certain profil futuriste. On pourrait y retrouver une continuité avec les lignes de la chapelle de la Maison Montmorency et du baptistère de Saint-Alphonse de Thetford.

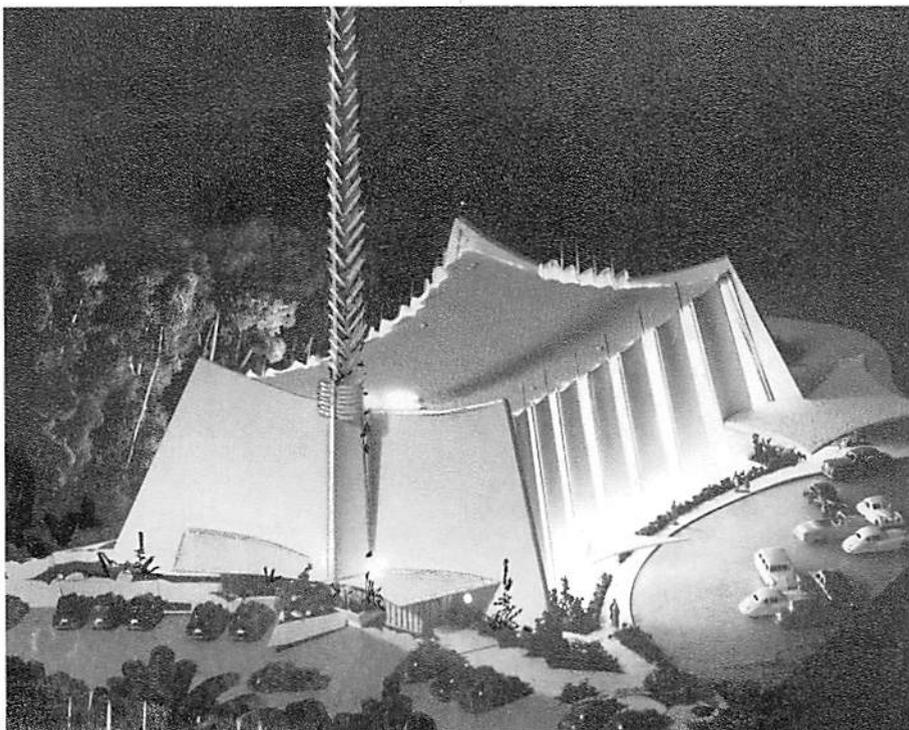
La coque exprime une intense poésie doublée d'élégance, sans altérer l'aisance de l'espace géré avec une économie de moyens techniques. Comme l'expliquait l'architecte, avec 800 places de bancs, il faut savoir qu'après la 15^e rangée de sièges le fidèle décroche d'avec le célébrant. Aucune colonne pour bloquer la vue.

■ À l'évidence, ce projet s'éloigne d'une conception habituelle. C'est une architecture où sobriété des formes et sérénité de la couleur blanche prédominante inspirent paix et tranquillité. L'éclairage est soit naturel, venant de l'extérieur selon le temps par de larges fenêtres, soit artificiel, direct ou indirect. Mais toujours son jeu d'ombres et de lumière donne vie aux parois: un procédé utilisé avec bonheur par l'architecte. Cette diffusion de la lumière crée une ambiance de recueillement remarquable.

■ Les murs sont faits de panneaux de béton précontraint (procédé assez nouveau à cette époque). Le béton préfabriqué ou usiné est employé pour les édifices commerciaux ou industriels. On obtient ainsi une structure qui aurait, dit-on, une force sept fois supérieure à la charpente de bois, apportant durabilité et étanchéité à l'air, à l'eau et au bruit. Aussi, l'utilisation d'une certaine technique de chauffage pour parer aux inconvénients de la rigueur de l'hiver sur les matériaux.

■ Pour Clermont, ville industrielle, le projet est en lien avec ce milieu ouvert à la nouveauté, et, bien sûr, respectueux de l'esprit liturgique. Ici comme ailleurs c'était un souci constant de l'architecte d'ajuster ses œuvres artistiques au cadre qui les entoure et aux exigences du culte. Il est bon de noter que, aux dires de l'abbé Marcotte, la Cie Donohue, selon son habitude, désirait volontiers s'impliquer dans ce projet.

■ À ne pas oublier: la présence signifiante du clocher-flèche. Il continue de servir de point de repère visible pour tous. Bien enraciné au cœur de la ville, témoin fidèle, il s'élance vers l'au-delà. Il surplombe cette portion de la vallée et assume son rôle de veilleur parmi les cheminées de la fabrique de papier.



MARTINE LALINEC-MICHAUD

Maquette de l'Église de Clermont (non réalisée).

Église de Saint-Firmin de la Baie-Sainte-Catherine (1961 – 1963)

COMMENTAIRES

■ Lors de la bénédiction de l'église restaurée (14 avril 1963), j'avais ajouté au mot d'invitation la plus grande partie des explications suivantes.

De l'extérieur, elle est lumineuse, légère, élancée, toutes caractéristiques cadrant bien avec la nature environnante, faite de lumière et d'espace. Pour l'architecte, M. Michaud, il s'agissait d'harmoniser l'intérieur de l'édifice avec l'extérieur, dans l'unité d'un esprit propre. Plusieurs éléments ont concouru à faire cette synthèse.

D'abord, le volume. Au vaisseau uniforme d'autrefois a succédé une nef pleine d'élan, élan créé par l'élévation de la voûte centrale que vient marquer la légèreté des fines petites voûtes. La ligne de ces voûtes centrale et latérales, de même style que les fenêtres, le plein cintre, nous ramène à la grande architecture romane du Moyen Âge.

Lumineuse maintenant autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, par sa blancheur, l'église change constamment de ton et voit murs et voûtes colorés à l'infini, selon l'intensité du soleil et son impact sur les *claustras* pastel et la polychromie du mobilier. «D'une église sombre, on a fait une église de lumière,» a écrit un journaliste.

Avec un rare bonheur, les couleurs environnantes dans lesquelles baigne l'église se retrouvent discrètement comme motifs



Intérieur de l'église de Baie-Sainte-Catherine.

décoratifs: le vert des montagnes, le bleu du fleuve et le blanc de ses écumes, sans oublier le jaune orange du soleil levant et couchant et l'or du soleil de midi.

De plus, l'architecte a voulu résumer le gagne-pain des paroissiens (forêt, eau) dans l'autel principal, table où l'on vient chercher le pain spirituel. Le pied de l'autel, en effet, est constitué d'un bois de grève qui, retiré de la forêt, a baigné dans les eaux du fleuve, pour être ensuite patiné par les vagues et devenir finalement arbre sacré dans le sanctuaire de l'église. La *mensa*, en bois, est entourée d'une frise puissamment évocatrice, maitresse-pièce de sculpture aux symboles de la mer.

Les Fonts baptismaux, après l'autel le meuble sacré le plus important dans l'église, furent conçus pour évoquer dans leur triptyque la Trinité et résumer dans des sculptures très fortes toute la destinée chrétienne de l'humanité.

La nouvelle sacristie, gracieuse et fonctionnelle, épouse tellement bien la forme de l'église qu'elle semble, ainsi qu'on l'a fait remarquer, avoir toujours été là. Les plans et devis de cette restauration sont de M. Charles Michaud, architecte-urbaniste (Québec); M. Alphonse Paré (Beaupré) a exécuté les sculptures; M. Zémilda Tremblay (Clermont), qui avait M. Marcel Brisson (La Malbaie) comme maître de chantier, a été le contracteur général.

■ Pour compléter l'ensemble, il restait à ajouter sur les murs intérieurs un Chemin du Rosaire, mystères joyeux, douloureux et glorieux des tableaux ou mini-tapisseries polychromes en laine crochétée, œuvres d'artistes du milieu. Le projet n'a pu être mené à bonne fin en temps voulu.

De même à l'extérieur, un aménagement paysager composé de conifères et d'une fontaine avait été prévu pour enrichir l'environnement du bâtiment.

Hélas, au cours des ans, certaines interventions ont enlevé ou ajouté des éléments qui ont eu pour effet de défigurer l'équilibre et l'harmonie du plan initial de la décoration intérieure de l'église.

Avec intérêt, on peut relire l'article que le P. Bernard Lambert, o.p., écrivait dans la revue *La Semaine religieuse de Québec*, n° 47 (75e année), pp. 752 – 754 (25 juillet 1963). Ce religieux, théologien et écrivain, accompagnait comme expert Mgr Maurice Roy au concile Vatican II. Avec bienveillance, l'auteur a autorisé la reproduction de ce texte.

L'Église de la Baie-Sainte-Catherine Bernard Lambert, o.p.

Voulez-vous voir une petite merveille? Arrêtez à l'église rénovée de la Baie-Sainte-Catherine. C'est une église qui est vraie, humble, joyeuse et belle. N'est-ce pas beaucoup en une seule fois? Sans doute, et voilà pourquoi il s'agit d'une réussite.

Voulez-vous connaître ce qu'est le vrai christianisme? On vous le dira ici sans détour, sans énigme et sans ignorance. Deux éléments le constituent: la Parole et le Sacrement, et jamais l'un sans l'autre. Or voici, en symboles parlants, d'un côté une grande Bible de Jérusalem, pour représenter la place de la Parole de Dieu; et de l'autre, l'autel du Saint-Sacrement. Puis, au centre, l'autel où s'opère la synthèse des deux dans la célébration quotidienne des Saints Mystères.

Du même côté que l'autel de la Sainte Réserve, derrière des *claustras* ornés d'anneaux d'or, voici les Fonts baptismaux, cuve sculptée; ainsi donc les deux sacrements fondamentaux sont-ils conjoints. Et, d'autre part, du côté de l'épître, derrière le pupitre de la grande Bible, entourée de lumières comme de lucioles, se trouve la chapelle du chœur de chant, dissimulée par les *claustras*. Agencement logique qui intègre la Parole de Dieu et les hommes qui la célèbrent.

Ah! Qu'on nous donne, dans chaque diocèse, seulement le quart des églises pour représenter visuellement cet équilibre et cette plénitude du christianisme et nous aurons mis en marche la plus infaillible des rénovations et presque des révolutions religieuses: le peuple chrétien découvrira l'autre moitié de sa religion, et ceux qui sont chargés de la lui faire entendre se remettront à l'étudier.

Une église vraie encore parce qu'on n'y confond pas le mysticisme et la mystification. On veut traduire ce qui doit être traduit et la traduction est honnête. On ne joue pas à celui qui se donne pour avoir compris et qui n'a saisi rien de rien à cette grande affaire du christianisme.

Avec la vérité, l'humilité. Pour une fois, nous sommes délivrés des contorsions architecturales qui se donnent des attitudes devant Dieu et devant les hommes. Les lignes de la voûte sont priantes, mais il leur suffit que leur tension soit connue de Dieu. Au surplus, aucune déclamation, même quand l'objet est tragique. Un grand crucifix, légèrement de côté, s'offre sur le mur du fond, avec un beau *corpus* sculpté. Une croix trop massive et trop vaste, à qui l'on veut faire jouer le rôle de motif de décoration, est, du fait même, dévalorisée. Celle-ci est présente, mais comme un signe dans le ciel. Le matériau est toujours simple, ici; et, traité avec délicatesse, il renforce la conviction que ce n'est pas le goût qui coûte cher, mais le luxe.

Et une église joyeuse! Oui, car elle est sans fardeau. Elle est libre. Elle est ce qu'elle doit être: le lieu où finit la terre et commence le ciel. On y passe de la terre au ciel et du ciel à la terre comme si cela allait de soi quand on est chrétien. La mer, le pré voisin, la forêt qui entrent par les grandes fenêtres; la lumière, les couleurs, les symboles sacrés eux-mêmes, tirés de la création, tout nous donne l'impression directe que la terre a trouvé un lieu où elle se sent libérée; et l'homme, qui l'accompagne, sent bien qu'il y a là un affleurement de l'Au-delà, comme la mer qui, à quelques pas, vient mourir sur le sable.

C'est par là que commence la beauté. Ici, on a misé sur le fait que Dieu est aimable et qu'Il doit plaire à l'homme une fois qu'Il est vu selon ce qu'Il est. L'art agit par suggestion, par connivence et par affinité. Une église est laide quand les ondes entre le signe et la chose signifiée sont brouillées par des interférences. Or, cette église éclate de transparence comme la mer, juste à côté, quand l'eau est reposée.

Si j'étais pêcheur à la Baie-Sainte-Catherine, je retrouverais en mer les symboles de mon église, dans ces vagues qui viennent se perdre dans les ondulations de

la voûte, dans les coraux, les galets, les algues et les étoiles de mer qui ornent la table de l'autel, et dans le bois de grève doré qui est devenu le support de l'autel. Mon église serait avec moi dans ma vie quotidienne, dans la forêt, sur la mer, dans la lumière et la vie, car c'est de là qu'elle a été tirée pour m'apprendre doucement la familiarité avec le sacré.

Et quand je reviendrais à mon église, je retrouverais la mer et plus que la mer, la forêt et plus que la forêt; tout cela, mais transfiguré. Car, c'est bien là le christianisme, la création présente, mais transfigurée. Chaque chose ici le suggère. Le pied de l'autel est fait de troncs d'arbres tirés de la grève. Mais ce que la mer a rejeté est soudain devenu un arbre de vie et ses racines tournées de part et d'autre vers l'autel du Saint-Sacrement et vers le pupitre de la Bible me disent: voici les racines de l'autel, les sources des Saints Mystères qui fleurissent en liturgie de la Parole et du Sacrement de l'Eucharistie. Oui, c'est bien cela: les branches étales de cet arbre de vie sont une table où ces oiseaux du ciel que sont les hommes viennent se nourrir, chanter, se reposer, trouver un havre de paix.

Et, si je le veux, dans ce tronc doré aux racines multiples qui échangent leurs secrets, je puis voir comme la flamme torde du buisson ardent. Alors, je sens combien cet autel est porté par l'amour du Christ et de son peuple et comment l'amour se répand en fruits de vie, ces fruits de la création que sont les choses de la terre et de la mer, et ces fruits de la Rédemption que sont la Parole de Dieu et l'Eucharistie. J'admire aussi que l'or soit ici dompté et subjugué au lieu d'être étalé dans l'église avec ostentation, comme un *Mammon* demeuré encore faraud même s'il est en laisse. Ici l'or a cessé d'être le symbole de *Mammon*. Il ne cesse pas d'être puissant et comme plein de passion; mais pour avoir trouvé son vrai maître, on dirait qu'il respire avec calme. En se soumettant, il a été libéré et il a retrouvé la paix. À côté de lui les étoiles de mer, les algues et les galets. Et je pense à cette phrase de l'Évangile: «En ce temps-là Jésus sortit et s'assit au bord de la mer.» (Mt 13, 1).

Il y a des églises qui ne parlent pas. Cela ne me dit rien, se prend-on alors à murmurer. Comment pareille chose est-elle possible, si le christianisme est la religion

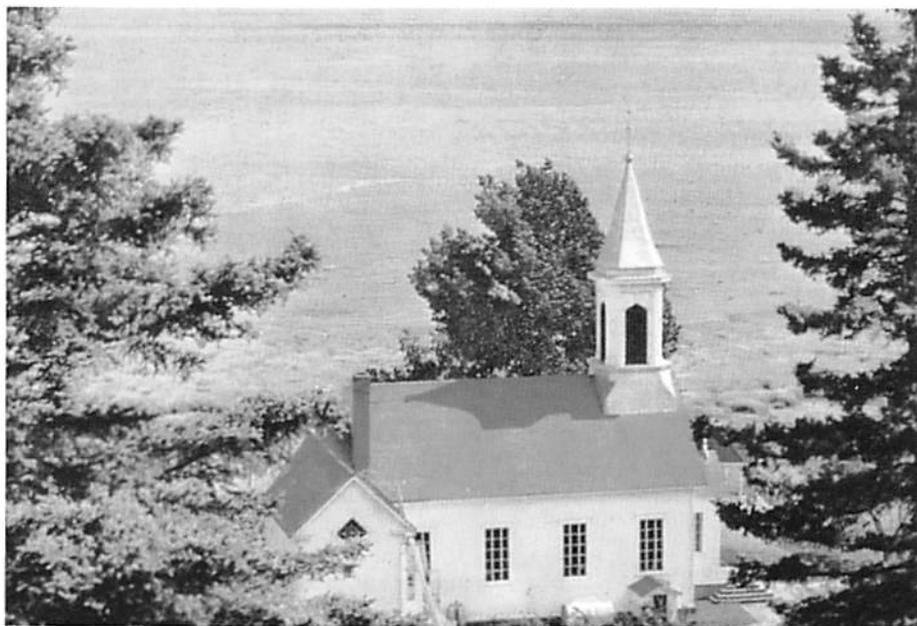
de la Parole? Une église ne devrait-elle pas être une incarnation de la Parole et donc parlante? Qu'est-ce qui fait qu'une église est parlante et qu'une autre ne l'est pas? C'est que dans l'une l'événement de la Parole a été assourdi par une architecture sans âme et sans inspiration. Il ne reste alors que des matériaux institués en un certain ensemble. L'événement est ailleurs. Ou plutôt, il n'y a plus d'événement. Mais une église qui me parle est une église qui a quelque chose d'un événement. L'événement peut être dit de bien des manières, par toutes les cultures et toutes les civilisations. Des églises peuvent être conformes aux prescriptions liturgiques, et pourtant ne rien dire. Et pourquoi? La lettre de la loi est là, mais l'esprit n'a pas réussi à en faire un événement, c'est-à-dire l'architecture n'a pas réussi à devenir Parole. Quelle merveille par contre, lorsque le peuple croyant entre dans son église et que celle-ci commence à lui parler. Il s'établit alors un dialogue. Le chrétien est entré bientôt dans ce quelque chose de plus grand encore qui s'appelle le mystère de l'Église. Une petite église peut devenir très grande parce qu'il se passe en elle de grandes choses: le Seigneur est avec elle, parce qu'Il lui est devenu accessible par des symboles qui permettent à Dieu et aux hommes d'échanger leurs sentiments et leurs pensées. Est-il possible qu'il y ait des églises fausses, prétentieuses, laides et tristes? Alors que le christianisme est tout autre chose? Oui, c'est possible, c'est un fait. C'est même un scandale. Mais si l'on veut voir une Église qui parle, qu'on aille voir l'Église de la Baie-Sainte-Catherine.

Église de Saint-Joseph-de-la-Rive

Tous les renseignements exposés dans cette chronique sont des extraits d'un intéressant document ayant comme titre: L'Église de Saint-Joseph-de-la-Rive. Ce texte relate l'histoire de cette église dont la renommée dépasse les limites de Charlevoix. Que l'auteur, l'abbé Jean Moisan, curé actuel de la paroisse, soit remercié de sa précieuse collaboration.

Bribes d'histoire L'ÉGLISE PAROISSIALE

Une première église, bâtie en 1774, était située en bas des côtes, près du



COLLECTION SHC

Église de Saint-Joseph-de-la-Rive.

fleuve, sur un terrain donné auparavant par Pierre Tremblay, seigneur des Éboulements. Église paroissiale, elle accommodait aussi les gens de l'Isle-aux-Coudres.

En 1801, l'évêque du diocèse consent à ce que cette église soit remplacée par une deuxième, érigée cette fois sur la côte, à l'endroit où se trouve l'église actuelle des Éboulements. Les raisons de ce déménagement: les marées qui grugent le terrain de l'église; le double fait que la majorité des paroissiens habite sur les hauteurs et que le curé n'a plus la responsabilité des fidèles de l'Isle. Plus tard, une croix placée sur le premier site rappellera le souvenir de la *vieille église*.

LA CHAPELLE (DE CHAPELLE EN ÉGLISE)

En 1908 - 1909, les villégiateurs, déjà nombreux, décident de construire une chapelle au rang du Bas des Éboulements. On lui donne Saint Joseph comme patron. Elle sera ouverte de la Saint-Jean-Baptiste jusqu'au début de septembre. La messe dominicale sera offerte aux seuls estivants. Elle sera bénite le 17 juillet 1910.

En 1931, ce secteur du village est formé en municipalité. La même année, le 23 juin, l'Église des Éboulements est détruite par le feu, ce qui autorise les paroissiens du Bas à participer à la messe du dimanche à la chapelle. L'occasion est propice pour demander que cette petite communauté devienne une paroisse autonome. La séparation est officialisée le 23 août. Après l'arrivée le 5 septembre du premier curé, l'abbé J.-Antonio Gagnon, la chapelle du

Bas des Éboulements devient l'Église de Saint-Joseph-de-la-Rive. Peu après, on s'affaire à la rendre utilisable à l'année. Avec le temps, on ajoute le chœur, la sacristie, le portique et le clocher. En 1940, les travaux sont terminés.



COLLECTION SHC

Fonts baptismaux de l'Église de Saint-Joseph-de-la-Rive.

LA RÉNOVATION

En 1961, l'abbé Roland DeBlois, curé de la paroisse depuis 1960, pense à rénover l'église pour qu'elle représente bien la communauté. Le travail se fait par étapes et s'échelonne sur trois ans. M. Michaud architecte, conçoit tous les plans et devis; il confie l'exécution des sculptures à M. Alphonse Paré.

1962: On commence par le confessionnal. Suivra un maître-autel en forme de table, soutenu par quatre ancrs dorées, représentant à la fois le Christ et la navigation, principale industrie du village.

1963: On ajoute les Fonts baptismaux qui se détachent sur des reliefs polychromes en acajou, au symbolisme signifiant. Ensuite, ce sera au tour des bancs, de la table de communion, de tableaux sculptés et d'autres travaux complémentaires.

1964: On continue l'aménagement, surtout en terminant la mise en place des bancs et en ajoutant le chemin de croix, œuvre de la céramiste Rose-Anna Mona. «Très belle petite église restaurée avec goût et qui invite au recueillement et à la prière», écrivait Mgr Lionel Audet, évêque auxiliaire de Québec, lors de sa visite pastorale.

1969: La rénovation intérieure et extérieure est entièrement complétée.

LA RÉNOVATION EXPLIQUÉE...

Un commentaire enregistré permet aux intéressés d'approfondir le sens symbolique du nouvel aménagement liturgique de l'église.

THÈME DE L'EAU

L'eau tient une grande place dans l'Écriture Sainte et dans la vie du chrétien. Ici, elle est le lien qui unit tous les éléments de cette restauration. Ce thème de l'eau convenait doublement à une église située à Saint-Joseph-de-la-Rive: l'église, comme toute la paroisse, est sise au bord de l'eau et une très grande partie de sa population tire sa subsistance de l'eau, grâce à la navigation.

LES BANCS ET LE TAPIS

En face de notre paroisse, l'eau du fleuve est verte. C'est pourquoi les bancs, en chêne canadien, ont été teints et essuyés d'un vert pâle pour rappeler la couleur de l'eau du jour. Le tapis du chœur, par sa couleur bleue foncée, rappelle l'eau du soir.

L'AUTEL

L'autel repose sur quatre belles ancrs dorées. On a voulu que les paroissiens, retrouvant un de leurs instruments de travail qui soutient l'autel, se retrouvent eux-mêmes soutenant l'autel et se sentent intimement unis à l'action du Sacrifice. [...] Tout autour de la table de l'autel, on a sculpté des poissons nageant dans l'eau, symbolisée par un filet ondulé. Aux premiers temps de la chrétienté, lors des persécutions, les chrétiens s'étaient donnés un secret de reconnaissance: un poisson. Le mot poisson en langue grecque se dit «*icquv*» (ictus) et chacune des lettres de ce mot forme le début des mots signifiant en français: «Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur».

LES CHANDELIERS

Les chandeliers placés sur l'autel rappellent la forme de la vague.

LES FONTS BAPTISMAUX

À l'avant de la nef, on a placé les Fonts baptismaux. Ils nous rappellent constamment notre baptême et toutes ses exigences de vie. Ce baptistère est, sans contredit, un petit chef-d'œuvre. [...] La grosse coquille, qui forme la piscine, est bien naturelle. Pêchée au large de la Floride [...] elle repose sur un motif de vagues. La grande sculpture [...] à l'arrière de la coquille, sur le mur, [...] entièrement inspirée des indications fournies par l'Institut de catéchèse de l'Université Laval, [...] se compose de cinq parties. À l'intérieur de chacune d'elles on retrouve la présence de l'eau par les vagues, et de l'Esprit par les flammes, petites ou grandes. «L'Esprit du Seigneur planait sur les eaux» nous dit la Genèse. [...] Au baptême, par l'eau, on reçoit l'Esprit. Les cinq motifs principaux de la sculpture représentent: la Création, le Passage de la Mer Rouge, le Passage du Jourdain, le Baptême de Jésus, notre propre baptême.

QUELQUES ÉLÉMENTS À SIGNALER PARMIS D'AUTRES

Au dessus de l'autel du Saint-Sacrement [...] la sculpture de la Vierge de l'Assomption. Sur les murs latéraux de la nef des tableaux sculptés [...] rappellent en résumé la Vie du Seigneur Jésus sur la terre, grâce aux différents mystères du Rosaire. [...] Le tableau placé sur le mur droit de la nef [...] dédié à Saint Joseph, patron de la paroisse [...].

ÉLOGES

Dès la fin des travaux de rénovation de l'église, l'abbé Roland DeBlois eut l'excellente idée de placer un livre dans le portique de l'église pour que les visiteurs y inscrivent leur nom, leur lieu de résidence et leur appréciation par des commentaires. Il leur était aussi demandé d'inscrire la date de leur visite. De 1964 à 1988 [...] environ 133 300 personnes sont venues visiter notre église; depuis 25 ans, une moyenne de 5 330 personnes par année. Durant cette période, 13 cahiers de témoignages ont été remplis. *En voici quelques extraits:*

1964:

«C'est ici que l'on se rend compte qu'il n'est pas nécessaire qu'une église soit sombre pour être religieuse.» (Montréal; 31.08.1964)

1966:

«Admired your Chapel tremendously. I find it is very nice.» (Lawrence, Massachusetts; 25.07.1966)

1967:

«C'est la Parole dans la simplicité vraie de l'art.» (24.07.1967)

1968:

«Une église où la prière et la mer se rejoignent.» (13.08.1968)

1969:

«Ici on a vraiment le goût de prier, dans cette architecture simple et de très bon goût.» (03.08.1969)

1970:

«Dans le monde, tant de choses simples sont souvent ignorées. Il fallait que nous traversions l'océan, et laisser guider nos pas au hasard des routes canadiennes, pour découvrir un chef-d'œuvre simple mais tellement accueillant que l'on aimerait à chaque fin de voyage rencontrer un havre de paix comme celui-ci.»

(Deux petites belges aimant les belles découvertes; 28.07.1970)

1971:

«Je ne puis trouver les mots pour exprimer ce que je ressens après avoir visité et entendu l'explication donnée sur la chapelle. Tout est si vrai, si pur, c'est formidable.»

(Une française de 23 ans qui n'oubliera pas l'église de Saint-Joseph-de-la-Rive; Roubaix, France; 19.08.1971)

1972:

«C'est vrai que la beauté c'est une chose toujours très rare. Mais je l'ai trouvée ici.» (Québec; 18.08.1972)

1973:

«Should be in all guide books. Bien.» (Pittsburgh, U.S.A.; 01.08.1973)

«Merci de laisser un tel trésor ouvert aux touristes.» (Trois-Rivières; 04.08.1973)

«Dépouillement, simplicité, recueillement, en harmonie avec le grandiose décor extérieur. Tout n'est qu'ordre et beauté. Merci Seigneur.» (Nice, France; 16.09.1973)

1974:

«Un bijou d'église et une catéchèse exceptionnelle.» (Montréal; 11.07.1974)

«L'abbé Léon Denicourt, du diocèse de Soissons en France, souhaiterait avoir de pareils rétables dans son église.» (19.07.1974)

«Felicitações por la hermosa catéquisis a partir del simbolo del agua.» (Santiago, Chili; 01.08.1974)

«Your church is an inspiration to deeper faith.» (Philadelphie, PA, U.S.A.; 07.08.1974)

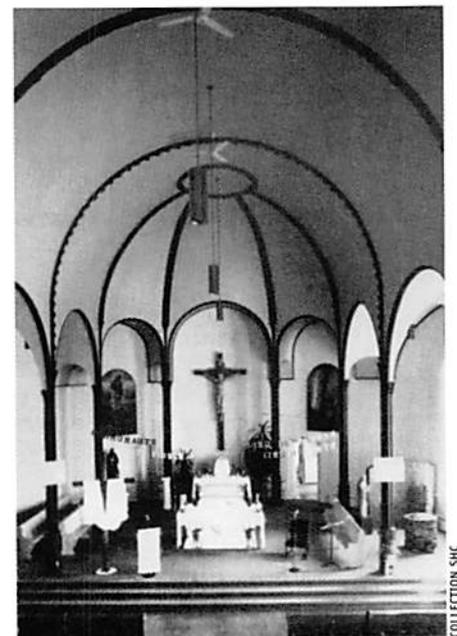
«Le dispositif sonore est une réussite qui nous permet d'apprécier davantage la merveilleuse restauration de l'église.» (Zambie, Afrique; 24.08.1974)

Voilà un échantillonnage. Les éloges continuent dans la même veine jusqu'à 1988, année de la parution du document cité. Il resterait à rendre compte des commentaires inscrits dans les autres cahiers depuis cette date jusqu'à nos jours. Avec sagesse, le curé Jean Moisan a respecté la compétence professionnelle ainsi que le sens artistique et liturgique de l'architecte qui a conçu cet aménagement admiré par des milliers de gens de divers continents. À l'évidence cette prudence porte des fruits.

Église de Saint-Fidèle (Charlevoix) 1963 - 1964

QUELQUES JALONS DE LA PETITE HISTOIRE

1963, une année où les événements se précipitent à Saint-Fidèle. Le curé, M. l'abbé Louis-Nil Tremblay, décède subitement alors qu'un important chantier est en cours à l'intérieur de l'église. Quelques semaines plus tard, à la demande de l'évêque, je quitte Baie-Sainte-Catherine et me vois confier la communauté de Saint-Fidèle. Ayant encore toute fraîche à la mémoire l'expérience vécue à l'autre paroisse, je fais parvenir un câblogramme à l'architecte Charles Michaud que le P. Georges-Henri Lévesque, o.p. a fait venir au Rwanda pour une mission spéciale. À son retour d'Afrique, l'architecte étudie la situation avec l'équipe des marguilliers pour en tirer le meilleur parti. La lucidité, le sens pratique et l'ouverture d'esprit aidant, la solution suivante



L'intérieur de l'Église de Saint-Fidèle.

COLLECTION SHC

est proposée par les responsables. On profitera des travaux déjà entrepris pour procéder, en une deuxième phase, à un réaménagement plus élaboré: restauration dans le respect du patrimoine et dans l'esprit de la liturgie.

La première chapelle fut érigée à la suite de l'érection canonique de la paroisse en 1850. L'église actuelle date de 1872, œuvre de l'architecte Ferdinand Peachy. Le portail sur la façade fut ajouté lorsque M. l'abbé Thomas-Louis Imbeau était curé. Soit dit en passant, l'encouragement constant de ce pasteur, homme de culture, alors curé de La Malbaie, devenu chanoine puis prélat domestique, a été un précieux soutien dans la poursuite de notre projet.

PATRIMOINE À CONSERVER

Cette église est un beau témoin du patrimoine religieux québécois. Il est opportun, ici, de transcrire le mot d'explication que nous avons ajouté à la carte d'invitation lors de la bénédiction de l'église restaurée.

MOT D'EXPLICATION

Cette église fut construite à la fin de la grande tradition vivante de l'architecture occidentale d'inspiration romane. Sa grosse œuvre fut exécutée dans l'esprit et selon les procédés séculaires de cette tradition. Ses proportions, son volume intérieur, la charpente de ses combles et le profil de sa masse de pierre en témoignent avec force.

Cependant, son décor intérieur, conçu avec beaucoup moins de maîtrise et dans un style composite incertain, affaiblissait la robustesse de l'ensemble.

Aussi, la rénovation actuelle, faite sous la direction de M. Charles Michaud, architecte de Québec, cherche à corriger ce déséquilibre afin de rendre justice à la vigueur et au caractère propre de cette architecture romane.

Le dégagement du volume intérieur qui illustre cette recherche fut obtenu par l'élimination du rideau de bois au pourtour du chœur, par l'épuration de la grande voûte de la nef et la construction de nouvelles voûtes dans les bas-côtés. Par ailleurs la polychromie s'efforce de retrouver l'atmosphère que dégageaient fresques et arabesques d'autrefois et de créer un climat de vie authentique. Ainsi la fraîcheur calme du vert enveloppe le jaillissement

chaleureux du rouge et suscite un dynamisme psychologique propre à une prière communautaire joyeuse et intense.

C'est à Saint-Fidèle que j'ai saisi, à l'école de l'architecte, la notion de restauration. Le sens et l'usage de ce terme peuvent être employés de différentes manières. Un article de la Revue *Architecture-Québec* (novembre - décembre 1981) parle de plusieurs théories. À Saint-Fidèle, il s'agirait de la plus récente et la plus articulée, la *restauration critique*. Oui, parfois, il faut enlever des éléments d'architecture souvent hétéroclites, n'appartenant pas à l'œuvre d'origine, afin de redonner au bâtiment, dans la mesure du possible, son caractère particulier, sa richesse plastique du début. Après avoir identifié les éléments essentiels, trouver la façon de les mettre en valeur. En somme, respecter la nature d'origine du bâtiment, discerner l'art véritable de ce qui est postiche. Faut-il insister? Ainsi à Saint-Fidèle, l'architecte a redonné au sanctuaire de l'église son abside au contour harmonieux et ses lignes romanes. Les nouvelles voûtes des bas-côtés sont venues les prolonger. La nef avait été alourdie autrefois par des tribunes surajoutées qui masquaient les fenêtres plein cintre et atténuaient la lumière du jour. M. l'abbé Louis-Nil Tremblay les avait fait enlever lors de la première phase des travaux. Et voilà que l'intérieur de ce lieu de culte a retrouvé sa physionomie normale toute de sobriété, de légèreté, de clarté. Le mobilier liturgique et l'ensemble du décor, par leurs couleurs chaudes, deviennent un ornement qui émeut, c'est-à-dire qui met le tout en mouvement, créant une atmosphère de vie et de joie. Sans oublier le flamboyant autel majeur posé au centre du chœur, l'espace privilégié réservé au baptistère aux motifs bibliques, la sobriété de l'autel du Saint-Sacrement et la réussite de la sacristie aux formes élégantes. Tout cela fait de ce temple un lieu signifiant pour les célébrations liturgiques et un riche maillon du réseau du tourisme religieux.

Avec le temps, certaines initiatives sont venues briser l'intégrité et l'équilibre de cet aménagement. L'expérience vécue par la paroisse de Saint-Joseph-de-la-Rive démontre que le patrimoine bâti religieux est objet de fierté pour les gens du milieu et atout précieux pour la renommée d'une paroisse et son économie.

Ce n'est pas sans raison que, pour l'architecte Michaud, une certaine initiation à l'art sacré, dès le Grand Séminaire, était une préoccupation importante. Il en avait causé avec Mgr Maurice Roy. D'ailleurs, à quelques reprises (1966 - 1970) on l'avait invité à rencontrer ces futurs responsables de pastorale. De plus, alors que j'étais curé à Saint-Fidèle, l'abbé Benjamin Fortin, à l'époque chargé de l'éducation permanente du jeune clergé, avait effectué une visite culturelle et liturgique de nos églises restaurées. Le guide attiré, M. Michaud, par ses commentaires, donnait une sorte de cours d'histoire de l'art.

Maquettes de monastères

Aux Archives de la Société d'histoire de Charlevoix, on retrouve deux maquettes de monastères.

La première montre le projet d'un ensemble de bâtiments religieux conçus par M. Michaud pour Butare au Rwanda, en réponse à une demande du P. Georges-Henri Lévesque, o.p.. L'architecte s'était rendu sur place pour intégrer ses plans et devis au cadre physique des lieux et à la culture africaine.

Quant à la deuxième maquette, j'accompagnais M. Michaud lorsque ce dernier l'a présentée au Frère Michel Verret, p.f.c., fondateur et prieur des Petits Frères de la Croix de Sainte-Agnès-de-Charlevoix. C'était au moment où l'on terminait la construction du monastère actuel de la Communauté.

Chapitre III

Témoignages

«Une ardeur sans faille»

PAR ARCABAS

J'ai été très ému, récemment, en recevant une lettre de Martine Michaud. Une bouffée d'émotion m'a étreint le cœur. Comme si Charles m'annonçait sa venue en Chartreuse. Le temps d'un éclair! Charles s'en est allé: le cœur lui a manqué.

Je sais, ici, à 6000 km, qu'il ne se déplaçait jamais sans porter avec lui le livre de mes oeuvres* pour lesquelles il cultivait une admiration (que je puis qualifier ici) extrême. Il avait à mon égard des certitudes absolues quant au caractère sacré de ma peinture, plus que je pouvais en avoir moi-même, ce qui me faisait le regarder, en retour, avec une curiosité admirative, comme si j'avais devant moi un ange messenger, venu exprès m'expliquer qui je suis.

Ainsi, faisait-il ma «promotion». Je l'ai su un peu par ses lettres, mais cela m'a surtout été confirmé par d'autres amis québécois. Car nous avions un projet ambitieux qu'il apportait avec lui: équiper et décorer cette église, incendiée par accident, de l'Île d'Orléans, en voie de reconstruction. Ce projet constituait, plans à l'appui, le plus gros de nos discussions durant ses séjours en Chartreuse. Et déjà s'élabo-rait dans sa tête une vision de ce vaste projet, tant il était animé et convaincant. Il me dit: «Je sais par indiscrétion, que vous ne voulez pas prendre l'avion, mais vous viendrez en barque!» De tous ces jours passés à débattre de ce projet, il n'y en a eu qu'un seul où nous nous sommes penchés sur ses réalisations personnelles (plans et photos). La modestie n'avait d'égale qu'une ardeur sans faille.

Ce qui nous a uni dès l'abord, c'est l'assurance (non exprimée d'ailleurs) qu'il fallait rechercher la plus grande beauté pour la gloire du Dieu vivant. Elle est un transcendantal, et pas le moindre des trois comme l'ont qualifié trop souvent les Pères de l'Église. Que si nos cœurs pouvaient se laver de tous les travestissements, volontaires ou involontaires, nous entrerions d'un pas égal, avec la Beauté, dans le Sacré à la hauteur du message testamentaire du Christ.

Admettant avec candeur, que les artistes que nous sommes ne sont que des pâles imitateurs du Dieu Créateur, cette certitude cependant nous habitait dans une confiance sereine. Ce fait a scellé notre fraternité.

Il nous a parlé de ses amours, Martine sa femme et ses grands enfants...

Et voilà, Charles s'en est allé... Je voudrais m'associer à ceux qu'il a le plus aimés justement, et leur dire: Moi aussi son amitié me manque, sa confiance me manque, sa fidélité me manque, son admiration faite d'innocente certitude me manque.

Mais, qui marche donc devant nous là-bas, vers la lumière?

*François Boespflug
ARCABAS
Saint-Hugues de Chartreuse
Édition du Cerf, 1988.

Charles Michaud

Un architecte humaniste

PAR BENOÎT LACROIX O.P.

Mais pourquoi est-il si difficile de dresser le portrait d'un architecte-artiste qui durant plus de quarante ans fut un ami, un frère à bien des égards? Je le vois encore aller, venir, marcher à la manière d'un trappeur. Il est grand, il est beau, il est bien charpenté comme on aime dire au Québec. Sa première conversation porte habituellement, après les salutations d'usage, sur les siens, Martine son épouse, les enfants, les amis plus proches. Puis parlons d'art, d'architecture, des idéaux en cours. Taquineries et discussions s'entrecroisent. Avec ses prêtres et «frères» dominicains et nommons tout de suite Louis-Marie Régis (+1988), philosophe et généreux dialecticien, puis Georges-Henri Lévesque (+2000), sociologue et homme de grande convivialité, il apprend l'art de la discussion ouverte, amicale et... interminable. Quant à moi, je me réserve, si possible, d'avoir le dernier mais l'avant-dernier mot. «À la prochaine, Charles!»

En relisant aujourd'hui les écrits de l'architecte Charles Michaud, une bonne dizaine d'articles et de mémorandums, il me semble important de retracer l'essentiel de ses propos. Je suis certain que ce qu'il a écrit, il l'a longuement mûri, pensé, étudié. Son style, toujours correct, est adapté aux réquisitions souvent diversifiées de son métier d'architecte. De toute évidence, Charles Michaud est un visionnaire, un rêveur à ses heures, toujours en quête de projets possibles... et impossibles.

Nourri de nombreux souvenirs et d'heureuses confrontations avec cet architecte canadien-français, québécois, il nous semble convenable de saluer en tout premier le sage, le spiritualiste, mais aussi le patriote pourtant bien en dehors des tractations de la politique locale. Quelle ouverture sur le monde, sur l'Afrique en particulier et sur l'Amérique du Sud!

LE SAGE CHARLES MICHAUD

Cette sagesse qui consiste à voir la vie de près et de loin, à préciser le détail et en même temps que goûter l'ensemble d'une situation, d'un lieu, d'un projet, elle se manifeste souvent dans les propos de Charles Michaud. Dans ses manières de dire aussi et jusque dans son élocution posée et lente. Sage des paroles, sage d'idées, il aime réfléchir à haute voix et surtout à se mesurer au savoir de son interlocuteur. Tellement cultivé, il peut se laisser guider par les principes et opter pour le savoir-faire de la compétence. Homme méticuleux, doublé d'un esprit critique qui le conduit à refuser toute improvisation, sage par ses lectures, ses voyages et ses rencontres, à sa manière qui ne peut être que la sienne, il est tour à tour homme de lettres, poète, esthéticien, urbaniste, philosophe, théologien. Un vrai humaniste.

Dans *The Vision of an Architect*, il a énoncé ses premières idées. Il montre un goût pour les rituels. L'esprit liturgique l'habite. Il nous offre un concept particulier d'architecture qui relie des considérations techniques. Ce texte-synthèse, nous le retrouverons par la suite redistribué ou dissimulé dans des propos qui nous ramèneront à l'été 1962, alors que le même auteur étudie la rénovation du Vieux-Québec. C'est alors qu'il revient sur «The Universal Medium of the Symbol» comme

sur le caractère sacré de toute oeuvre architecturale authentique. Il aime l'histoire. La plus antique histoire lui offre quelques spécimens d'architecture «sauvage». Le sacré? Un lieu de sagesse universelle. Dans la religion judéo-chrétienne une longue tradition symbolique d'expression sacrée s'est imposée. Cette religion, la sienne, a le sens du mystère: elle ne peut que confirmer notre jeune urbaniste dans sa conviction profonde que tout ce qui s'appelle symbole, mythologie, rationalisme, voire même refus de sens, n'empêchera jamais le sacré de revenir un jour ou l'autre en surface. Chasse le sacré, il revient au galop! Sa conviction, il la traduit de diverses façons dans sa vision personnelle de l'architecture. Le sage intègre dans sa pensée et l'environnement naturel et la réalité cosmique et les événements de la vie. Il retrouve l'essentiel de ces éléments en fréquentant la Bible qui lui raconte l'histoire fabuleuse des temples sacrés de tradition judéo-chrétienne. Charles Michaud est un spirituel.

À Montréal en août 1988, il énonce son credo dans un texte bien daté, intitulé *L'architecture, lieu universel de la culture et du sacré*. Il est si convaincu! L'architecture est l'art le plus évident, le plus présent et le plus universel de tous les arts mais aussi le plus méconnu. Sensible, cultivé, lecteur de tant d'essais (sa bibliothèque déjà en témoigne), il ne peut que regretter toute méconnaissance théorique et pratique. Il est convaincu que l'architecte, ce «sculpteur d'espace» est l'être qui doit tout autant composer avec les formes, la lumière, l'ambiance qu'avec le plus quotidien des arts.

Méditatif, penseur, il est dans ses aspirations sans frontières. Il a trop vu, il a trop vu, pour se laisser distraire par les dernières modes et la popularité de certains édifices. L'Orient, l'Occident, toute sagesse où qu'elle soit, le préoccupe et l'instruit. Lecteur et scrutateur infatigable des textes anciens et modernes, allant du temps des grecs, des latins, à Saint Thomas d'Aquin dont il fréquente et discute les propos, tout l'amène à cette autre synthèse de 1988 quand il nous propose *Drame et splendeur de l'homo sapiens d'Occident*. Dans ce texte, voilà qu'il plaide d'une manière émotive presque; il demande que l'on tienne compte non seulement du passé de l'art, mais aussi de la continuité qui s'offre à l'avenir des formes. Les ruptures de pensée autant que les formes ne font pas fortune, croit-il. Le sage est celui qui sait inventer, tout en assimilant et en se souvenant de ce qui a déjà été réussi.

Selon lui, trois modes de pensée dominant notre histoire: la pensée intuitive si proche de la poésie, la réflexion chère à l'Occident et le goût de la recherche et de l'observation propre à notre univers technique. Loin de rejeter une de ces formes comme trop primitive ou trop matérialiste, il s'extasie plutôt devant la richesse du cerveau humain, un cerveau qui, à son avis, est promis à une «destinée fabuleuse». Même si la technique demeure une menace, le sage la voit comme une chance de voir plus loin et plus grand. Sa générosité n'a pas de bornes. Il rêve déjà à ce que nous essayons de vivre maintenant, soit à une sorte de synthèse de l'Orient et de l'Occident. Dès lors l'homo sapiens peut réunir ces divers discours architecturaux; il intégrera les entités mathématiques, mais sans oublier les avantages d'une pensée rationnelle et réfléchie, «dans la paix d'une synergie fidèle à la voie sacrée de la nature afin d'inaugurer une langue nouvelle tout à fait à la mesure d'une humanité réconciliée avec elle-même».

UN PENSEUR SPIRITUALISTE

Des textes plus élaborés, de 1988, nous introduisent de certains

propos plus spiritualistes de notre architecte, dont la pensée se fera dans le temps comme dans l'espace, de plus en plus «mondialisatrice». Ceci s'expliquerait, d'après Charles Michaud lui-même, du fait qu'il appartient à une religion universaliste et qu'il fréquente assidûment deux prêtres-amis catholiques, et non des moindres. Le sacré les préoccupe tous et, à différents degrés. Il rencontre Louis-Marie Régis alors que ce dernier habite à Montréal au 831 Rockland. De ces interminables et fréquentes conversations avec le père Régis, Michaud apprend non seulement l'art de discourir mais aussi l'art d'une spiritualité marquée par l'étude savante des sciences sacrées. L'influence spirituelle du père Régis est perceptible partout, dans les conversations et dans les écrits de notre ami, mais moins évidente dans son oeuvre strictement architecturale. L'influence de Georges-Henri Lévesque est d'un autre ordre. Depuis les années 1950 «un grand vent sociologique, culturel et technologique» passe sur le Québec encore et fortement cléricalisé. Cette religion plus cléricale qu'ecclésiale se dissout peu à peu. L'arrivée du père Lévesque et de ses disciples laïcs y est pour beaucoup. Michaud est de ceux qui réfléchissent avec eux à haute voix.

Déjà en 1959, notre jeune architecte veut cibler ce qui lui paraît plus urgent sinon essentiel dans sa vision chrétienne d'une vie spirituelle renouvelée. Il s'agit des commencements, du premier «sacrement» de son Église: le baptême. Tout de suite solennisons la cérémonie baptismale qui pour toutes sortes de raisons plus ou moins nobles passe trop souvent inaperçue. «C'est d'une importance primordiale», à tel point que la même année Charles Michaud écrit trois «mémoires», qu'il adresse à un prêtre de l'École de Pastorale de la Cité universitaire de Québec, là où enseigne brillamment Georges-Henri Lévesque. Il y revient plus tard, en 1969: «L'art n'est pas un but en soi ou un moyen mais bien l'expression nécessaire à la liturgie et à la foi pour atteindre l'homme tout entier.» Cette affirmation empruntée à la Commission d'art sacré de France (novembre 1965), Charles Michaud l'endosse au nom des premières implications religieuses de sa vie d'artiste.

Rappelons en passant que Charles Michaud, architecte préoccupé de «créer» un baptistère digne des fonctions et de l'esprit qui le justifient, a plusieurs enfants. Il tient à ce qu'ils soient tous baptisés. Les rituels l'obsèdent, non seulement en théorie, mais concrètement. Le baptistère, dit-il, doit signifier l'essentiel et il doit être érigé à proximité du lieu de la Parole. Les gestes qui accompagnent les onctions, l'eau, la lumière doivent être associés à une cuve baptismale à tous égards noble et signifiante. Dès lors les signes, voire les personnes en cause, et jusqu'aux silences, feront de la cérémonie baptismale la célébration d'un mystère. «Conséquemment, seuls les artistes créateurs de race peuvent apprivoiser et moduler les prodiges de la lumière et sculpter avec vigueur l'espace indéfini qui nous entoure.» Le spirituel est en cause; ce que le jeune architecte appelle une «poétique de l'espace et de la lumière». Il convient d'être sensible toujours à la «puissance d'évocation de toute imagerie» et ainsi vivre «la spiritualité en plénitude».

Le spiritualiste Michaud capitule rarement devant des idées longuement pensées et ses convictions religieuses. Il insiste pour des cérémonies qui signifient le mystère; il souhaite que ces cérémonies soient joyeuses «et belles pour les yeux et pour le coeur». L'importance dans une vie croyante des premières images et des premiers rituels vécus va de soi.

L'art vrai n'a pas d'âge. Quand notre architecte rapproche le temps des cavernes à celui de Sainte Sophie ou encore de Ronchamp, il estime appartenir à la même histoire du sacré à travers les âges. Comparaisons et études de formes vont ensemble. Dans un texte du 7 avril 1971: «En réalité, n'est-ce pas l'histoire de l'homme lui-même qui se révèle, le spectacle de son activité incroyable pour transformer le milieu physique de son habitat et plus encore pour multiplier à l'infini des échanges avec ses semblables.» Charles Michaud admire ces traditions architecturales qu'il connaît par des lectures et par des voyages, jusqu'à s'enthousiasmer même de ses propres découvertes!

En 1988 le voilà encore préoccupé de l'histoire des formes. Ce qui lui permet de voyager et de rêver encore dans le temps et dans l'espace. Ici il s'arrête pour considérer «le berceau de la culture de l'humanité» qu'il situe en Mésopotamie, et de l'Orient. Puis, il va en Occident, admire les grandes voûtes, les demi sphères, les nefs. «Regard et jeux dans l'espace» dirait le poète Saint-Denis Garneau. Quoiqu'il en soit, il n'oubliera jamais en regardant vers le haut que le lieu premier des rituels sacrés est peut-être la montagne. Nostalgie des hauteurs si présente à toute architecture en devenir. Mais aussi les besoins de l'homme d'élever son esprit. Besoin d'adorer. Besoin de s'émerveiller. Toute l'histoire spirituelle de l'humanité les raconte. À ce propos nous avons retrouvé un texte écrit en anglais et non daté, dans lequel Charles Michaud semble synthétiser les diverses tendances spiritualistes qui sont les siennes. *Liturgical Sense and Spirit*. Voilà un titre bien significatif. Texte mystique aussi. L'auteur y compare la lumière qui illumine certains temples, tel celui de Sainte-Sophie, et la lumière d'une vie intérieure personnelle. Chaque fois l'Esprit s'impose. Subtile luminosité! Qu'il soit édifice ou esprit, extérieur ou intérieur, chaque temple est un sanctuaire dans lequel se conjuguent diverses forces. L'Esprit divin les habite. Certaines formes extérieures s'imposent, ainsi la croix du Christ, le tabernacle, une statue de la Vierge Marie, et d'autres encore. Ce n'est plus seulement la montagne ou la lumière qui s'imposent à l'âme, mais aussi le cosmos tout entier. Celui-ci n'est-il pas l'oeuvre du Divin architecte qu'est le Créateur? Le cosmos n'est-il pas aussi à sa manière un lieu d'assemblée qui invite à la pratique liturgique des rituels?

Selon Charles Michaud le rôle de l'architecte-spiritualiste est de réfléchir sur l'univers comme d'un milieu divin. Le ciel, le soleil, la lune sont des lieux d'adoration. Comme la montagne, comme ces antiques temples romains, comme les temples byzantins, comme les cathédrales. N'est-ce pas déjà assez symbolique notre goût du vertical? Qu'une croix se détache dans l'espace, n'est-ce pas aussi le signe de ce qui parfois se passe au-dedans de nous? Ne sommes-nous pas des temples du Saint-Esprit? L'architecture spiritualiste tel que Charles Michaud se la représente est d'autant plus crédible qu'elle respecte les formes acquises de ce temple qui s'appelle le cosmos. Dès lors, la composante liturgique devient le lieu idéal d'une entente entre le sacré visible et l'invisible mystère du réel.

AU SERVICE DES SIENS

Profondément québécois, canadien, universaliste, tout ce qui s'appelle histoire, patrimoine, formes antiques et recherche de modernité le passionnent. Un de ses projets les plus importants (1962) alors qu'il est en fonction officielle est la restauration du Vieux-Québec. Depuis 1960 et jusqu'en 1966, il est architecte et urbaniste de la Ville de Québec. Il se trouve relié effectivement à plusieurs titres et son travail aux Affaires urbaines d'Ottawa et au ministère des Affaires culturelles du Québec. Ah! Les vieux murs! Mais

quelques fois, tout près, voici des réminiscences maladroites du gothique et de l'art roman! Il dirait: «Ne perdons pas patience!» L'heure n'est pourtant pas à cacher ses convictions. «Depuis quelques temps surtout, et de façon inusitée, grande est l'inquiétude de nombreux québécois pour la survie du cher Vieux-Québec. Il s'agit d'alerter le public, les pouvoirs financiers, les gouvernements. Le temps est venu de fixer des normes, de créer une législation et surtout d'éviter la confusion des esprits et le conflit des intentions.» L'argument de notre ami est simple. Les options sont connues: ou restaurer, ou reconstruire, ou démolir. Mieux vaut, pense-t-il, choisir, distinguer, identifier le vrai ancien et le faux moderne. Dès lors, la restauration s'impose mais une restauration vivante qui tient compte de la sauvegarde du Vieux-Québec. Ce qu'il appelle le dynamisme architectural consiste d'abord à vérifier et protéger ce qui est et sera toujours valable jusqu'à revaloriser et restaurer l'ancien... dans sa qualité première. Il ne faut surtout pas craindre à l'occasion de résister à l'opinion publique, à «la naïveté sentimentale du plus grand nombre». Québec possède à l'époque du moins – en 1960 – le chiffre incroyable de 50% d'édifices qui existent depuis 150 ans. Une solution va de soi: politique et professionnelle. En 1967 l'on célébrera l'anniversaire de la Confédération. Il faut donc presser le pas, saluer en passant nos compatriotes d'expression anglaise qui, les premiers, se sont acharnés «à sauver nos vieilles pierres québécoises et françaises».

De toute façon, l'histoire lui donnera raison. Une équipe de spécialistes est constituée. Charles Michaud veille. Il faut des analystes, et surtout une orientation positive d'esprit. Le Vieux-Québec deviendra peu à peu un site d'architecture de réputation internationale et un lieu historique où s'y trouvera la beauté pour tous les goûts. Il revient à la charge en mars 1965 en vue d'une meilleure intégration des lieux et des espaces. Ces toits alignés aux pieds de la falaise, c'est un peu la victoire de la verticalité. La lumière est valorisée. Des espaces verts sont à prévoir. L'enthousiasme déborde. Charles Michaud aime anticiper, visuellement cela s'entend; il entrevoit certaines structures architecturales plus modernes adaptées au cadre ancien. «La richesse des contrastes!» Voici «un dialogue architectural vivant (...) enfin une unité d'esprit qui respecte le caractère et la sensibilité propre du Vieux-Québec». Ce fut une «magnifique aventure». Aventure réussie. Mystère de l'acte créateur. Comme une victoire de l'esprit. Charles Michaud pense à Chartres, à Chartres qui possède un portail romain sur une nef gothique. Rien n'est impossible quand le goût est là.

Pendant toute cette même aventure, l'on devine facilement que son coeur, son esprit, tout y passe. Non, ni la critique, ni l'indifférence ne sauraient le distraire. Dans une conférence en anglais, il avouera, à propos de son travail de restauration du Vieux-Québec, avoir eu confiance dans l'esprit humain et croire que le «spirituel finit toujours par avoir le dernier mot».

Le Vieux-Québec a pendant longtemps occupé son esprit et son temps; il aura également travaillé à d'autres créations et à de multiples restaurations. Nous lui devons la restauration de cinq églises au moins, de huit chapelles, d'autres édifices, sans oublier son action souvent bénévole sur d'autres chantiers. Je me souviens de son implication totale dans les années 1956 et suivantes en faveur de la chapelle de la Maison Montmorency qui lui était pour toutes sortes de raisons personnelles très chère. Et l'Église de Saint-François-de-Sales à l'Île d'Orléans, et de la Baie-Sainte-Catherine, et tous ces travaux artistiques des Églises de Saint-Joseph-de-la-Rive, de

Saint-Fidèle de Charlevoix, de Notre-Dame-de-Pitié. Et tout ce qu'il a fait en faveur des Églises de Clermont, de Saint-Romuald, de la chapelle conventuelle des Dominicains de Saint-Albert-le-Grand à Montréal. En 1977-1980, il veille sur la construction de la maison et de la chapelle du Mont-Saint-Hilaire. Tant de travaux de consultant, de technicien! Tant de services rendus! Tant de diversité! Souvent il doit lutter pour sauver l'essentiel d'une démarche artistique. Il subit à l'occasion des refus cruels; il fait face au mauvais goût. Mais quelle générosité! Et si souvent dans la pure gratuité. Un vrai artiste, quoi!

JUSQU'EN AFRIQUE... ET EN AMÉRIQUE DU SUD

Notre ami rêve de travailler en Afrique et en Amérique du Sud. Et pour cause. Dès 1963, son ami et confident le dominicain Georges-Henri Lévesque est appelé à «fonder une université» à Butare au Rwanda. Le père Lévesque, dont le sens social est à la fois vif et prophétique, pense déjà à un couvent, à un monastère, à proximité de l'université, habité par plusieurs frères en Saint Dominique. Charles est invité à y réfléchir. Un autre moment de grâce. Un édifice religieux en Afrique centrale sur une colline rwandaise? Vraiment le lieu est propice à une «rencontre vivante sous le signe de l'évangile», pour une synthèse des traditions occidentales et l'exploration des moeurs africaines jusque dans leur manière de vivre au quotidien. Un couvent? Un monastère? Il s'agit de «manifester d'une part les exigences de la vie cloîtrée, occidentale, et la vie familiale intime du rugo rwandais». Comment retracer poétiquement et architecturalement «le rythme, la douceur et la stabilité de la colline rwandaise dans la démarche-même de la recherche d'une habitation humaine? Question d'âme profonde du rugo, d'une juste proportion d'un ensemble architectural et le respect des volumes en vue d'une échelle poétique certaine! Dans un rapport daté du 23 novembre 1963 et remis au père Lévesque le 29 novembre 1965, Charles Michaud qui n'a cessé de commencer et de recommencer, parle déjà d'un complexe architectural d'allure monastique. Entre-temps, il réfléchit sur l'importance traditionnelle du carré et du rond; il interroge la lumière, pense à l'espace unique qu'offre ce pays aux mille collines. Comment joindre et la tradition occidentale et la logique familiale d'un peuple mal connu encore? Notre artiste veut tenir compte du rugo et de ses cases alors que le circulaire vient comme protéger le carré intérieur. Il entend respecter la réalité cosmique, la lumière merveilleuse du midi, mais surtout la vie du peuple, un peuple essentiellement agricole. Par ailleurs, on doit savoir qu'au Rwanda les matériaux de construction sont très limités. La main-d'oeuvre sera facile à rétribuer. En 1965-1970 tous les rêves sont possibles. L'architecte Michaud rêve, s'exalte. Le site est là, très particulier. Le relief des collines l'inspire. Il apprécie que le soleil soit si bienveillant. Oui au rugo, oui au carré, oui au centre, oui à l'église conventuelle! Et dans cette église, il respectera les consignes liturgiques: un lieu particulier pour la Parole, un ensemble en vue de la prière eucharistique. Au cercle il demandera de représenter le ciel; au carré de dire la terre. Il est important que tout soit bien pensé: et le carré, et le cercle, surtout la lumière intense du ciel africain qui à son avis symbolise le Christ au matin de Pâques. Il a aussi prévu, pour rejoindre la tradition dominicaine, une hôtellerie, une bibliothèque, un cloître, des cellules, des jardins sans oublier les paysages environnants. Quels projets pour lui! Spirituellement il est comblé, d'autant plus qu'il fréquente les Pères Dominicains dont il est devenu un des leurs en associant à son nom «chrétien» à celui du théologien Thomas. Nous l'avons dit, nous le répétons: Charles Michaud est comblé par le projet africain. La

confiance du père Lévesque le stimule au plus haut point; ce dernier lui laisse entendre que tout est possible... Mais peu à peu la situation s'embrouille, les dominicains à l'université se font plus rares. Le Rwanda se prépare à une crise... Malgré l'épreuve, Charles Michaud ne cessera de parler de son projet africain comme d'un moment merveilleux de créativité... à ne jamais oublier!

Celui qui plaide pour la «plénitude du regard», pour une «pensée globale», pour l'élargissement de nos champs de vision, pour un regard cosmique, pour la valeur qualitative «du regard sensoriel» en même temps qu'il se dit prêt à recevoir le meilleur de la technologie moderne, sera de nouveau comblé... en rêve encore! Peut-être créer une nouvelle ville, une ville exemplaire en Amérique du Sud! Le projet est possible, mais rien de précis à ce que je sache. Mais pour Charles Michaud rêver n'est-ce pas aussi exister? Ce projet viendra rejoindre son goût d'exotisme et ses connaissances déjà acquises de la construction urbaine. Il entrevoit une synthèse possible entre le pas à pas humain de la cité antique et la roue tournante de la cité moderne, en tenant compte, bien entendu, que le citoyen d'aujourd'hui éprouve de plus en plus le besoin d'air, besoin de liberté et besoin d'espaces libres.

Il faut se souvenir que pour notre ami, temps et espace sont des thèmes à réflexion, des entités architecturales inévitables. Il est vrai que le temps est aujourd'hui malmené: «Le pas d'homme créateur de la ville millénaire» subit les pressions de la révolution technique. Ce qui s'appelle la dynamique urbaine avec son goût d'aller de plus en plus vite et le besoin d'efficacité à tout prix, bouleversent les besoins naturels et l'activité psychique de l'homme. Où est le temps normal de vivre? Quelle tristesse d'avoir abandonné les fantaisies du marcheur, du piéton, pour des routes motorisées! Charles Michaud constate, réfléchit, compare. Il se rappelle l'exemple de Le Corbusier et de son assistant anglais l'architecte Maxwell: il rêve à l'Acropole, il pense à Brasilia et à toutes ces «cités des dieux» de l'architecture moderne réfléchie.

Une cité? Une autre ville? Obéir à huit millénaires d'histoire tout en reconnaissant «l'attrance visible qu'exercent les agglomérations contemporaines, pourtant aggravées par une urbanisation de plus en plus sauvage»? Dans un memorandum daté du 22 avril 1988, Charles Michaud propose d'interroger en tout premier les lois de l'histoire. Quels contrastes entre la caverne, l'habitation primitive, le profil des flèches, des coupes et des toitures pyramidales d'autrefois, et la masse écrasante et désordonnée de la ville des grattes-ciels. Il s'émeut: dire aujourd'hui il y a des enfants qui ne verront pas la ville, qui ne connaîtront jamais les espaces verts!

S'il n'en tenait qu'à lui, il dessinerait une grande ville, bien identifiée par quelques avenues droitement alignées et à l'intérieur de ce cadre nécessaire au bon ordre, il introduirait moult espaces boisés et en même temps l'accès possible à la vie piétonne, plus humaine, plus naturelle. L'on vivrait encore en ville le passage des saisons. La technologie favorise à sa manière la création d'espaces humains. Cosmos et ville moderne feraient bon ménage. La lumière, les espaces, les distances, tout serait mis en proportion, sans jamais oublier les humains qui ont choisi la vie urbaine.

En imaginant sa ville exemplaire en Amérique latine, Charles Michaud rêve d'un compromis possible entre la cité piétonne et la vie routière. Il ne voudrait pas pour autant tomber dans l'éclectisme.

Plutôt que de tout emprunter au hasard, il préférerait en un sens reconnaître, interroger, s'en remettre encore aux besoins naturels de l'homme, et ensuite, évaluer l'architecture post-moderne. Celle-ci n'est pas toujours qualitative. L'important est «de retrouver une vision et un souffle vraiment créateurs». À l'occasion il lit, relit Viollet-Le-Duc; il médite aussi sur la symbolique médiévale. Il est même prêt à mettre en veilleuse, provisoirement on s'en doute, les modes de l'architecture moderne trop raisonneuse à son goût pour être toujours authentique. Le voilà qui distingue entre l'oeil intellectuel et l'oeil sensoriel. Il distingue, tout en souhaitant la participation de l'un ou de l'autre. Ah! «Si l'homme de notre siècle retrouvait la plénitude du regard, essentielle à l'harmonie de son psychisme». Peut-être que la ville de l'avenir surgirait et serait un hommage à l'Architecte des architectes, le «bâtitteur du temple de Salomon».

* * * * *

Penser, imaginer, inventer des formes par dessins, maquettes et lignes répétées, telle fût en fait la vie étonnante de cet architecte particulièrement doué. Humaniste, universaliste avoué, idéaliste à ses heures, observateur de la rue autant qu'attiré par la majesté des cathédrales et des temples orientaux. Charles Michaud fut en même temps et jusqu'à la fin de sa vie, l'homme fidèle du quotidien familial et de ses liturgies festives. Voilà enfin ce qu'il a toujours souhaité, de pouvoir un jour réunir, tout réunir, et le beau et le vrai et le bien. Il a d'ailleurs écrit: «La loi sacrée de la nature vivante, c'est de ne rien rejeter de ce qui participe à son déploiement mais plutôt d'imaginer, de résumer pour ainsi dire l'univers.»

«Un être sincère, simple et droit»

PAR CLAUDE RYAN*

Charles Michaud était un être sincère, simple et droit. Il aimait la beauté par-dessus tout. Je conserve de lui le souvenir d'un homme bienveillant, doux, généreux, civilisé et sans malice.

Ma première rencontre avec Charles remonte au temps où il oeuvrait à la rénovation de la chapelle de la Maison Montmorency. Profondément attaché aux Pères dominicains et en particulier au Père Georges-Henri Lévesque qui dirigeait la Maison, Charles accomplissait avec amour le mandat qui lui avait été confié. Mais il suivait aussi avec intérêt les sessions d'étude qui se succédaient à la Maison. Il aimait se mêler aux conversations auxquelles elles donnaient lieu, mais il le faisait toujours avec discrétion, sans chercher à imposer sa présence. Sous la direction du père Lévesque, la Maison Montmorency fut un lieu de rendez-vous apprécié pour les groupes qui rêvaient de changement au Québec. Homme à l'esprit ouvert et curieux, Charles était visiblement à l'aise dans ce milieu. Il contribua à créer le climat hospitalier qui régnait à la Maison Montmorency.

J'eus par la suite la joie de connaître Charles, sa femme et ses enfants dans leur milieu familial. Charles et sa femme formaient un couple uni par un amour profond et une foi religieuse nourrie aux meilleures sources chrétiennes. Il régnait dans leur foyer une atmosphère chaleureuse où les valeurs spirituelles, les préoccupations intellectuelles et les conversations de bonne tenue occupaient une large place. La foi profonde de Charles et de sa femme leur permit de vivre dans un admirable soutien mutuel les années difficiles que

Charles connut au plan professionnel par la suite du déclin marqué de l'activité dans le secteur de l'architecture religieuse où il excellait.

Je ne suis pas en mesure de porter un jugement éclairé sur l'oeuvre esthétique de Charles Michaud. Je sais toutefois qu'il aimait passionnément son métier d'architecte et que, fidèle à l'esprit dominicain, il s'appliqua dans sa vie et son oeuvre, à faire coïncider le bien, le vrai et le beau.

* *Journaliste et homme politique québécois, Claude Ryan a rédigé cet hommage à Charles Michaud en novembre 2003, quelques semaines avant son décès survenu en janvier 2004.*

Charles Michaud, mon père

PAR MARTIN LALINEC-MICHAUD

Il était auréolé d'une histoire avant que je sois né. Elle me fut contée par bribes par les gens qui le connaissaient. En fait, les réunions de famille étaient souvent égayées par des anecdotes à son sujet, racontées par des proches. J'en apprendis encore un peu plus au fil des années. Ses accidents terribles et sa survie miraculeuse, ses péripéties de pilote, son succès auprès de la gent féminine, son parcours professionnel un peu atypique.

Je veux aborder quelques souvenirs qui viennent spontanément, colorés par les moments où ils furent commis à ma mémoire, en toute subjectivité.

C'était un homme chaleureux. Il me semblait que ses accolades devenaient de plus en plus fortes à mesure que je vieillissais. Elles étaient inmanquables aux retrouvailles, surtout après mon départ de la maison, accompagnées de bonnes claques dans le dos comme s'il avait voulu déloger un morceau que j'aurais avalé de travers. Il exprimait ainsi son amour, par des gestes, par les sourires avec lesquels il nous regardait, souvent à la dérobée, par l'intérêt qu'il portait à ce qui nous touchait, ses enfants, sa femme, ses soeurs, ses amis. Il était toujours prêt à nous rendre service.

Il avait un tempérament joueur et taquin. Je me rappelle des jeux de cache-cache à Cape Cod, autour du chalet. Il miaulait comme un vrai chat pour nous aider à le trouver. Il aimait se mesurer à nous (et gagner), comme lorsque Constance et moi tentions de le rattrapper en chaloupe dans la Mauricie, ou quand il prenait une course contre nous, qu'il n'aurait jamais perdue si on se fie à ses dires, quoique mes souvenirs soient différents. Puis le jeu de qui fera rire l'autre par le regard, auquel nous perdions invariablement devant sa mimique en demi-sourire. Les dames aussi où il sortait des coups qui me semblaient imprévisibles, ponctués d'onomatopées bien frappées.

Je me souviens de lui parlant avec des amis, toujours très énergique dans ses points de vue, n'entendant pas toujours celui des autres, très présent dans un groupe.

Il fut une période où il dut travailler en dehors de Montréal et nous ne le voyions que les fins de semaine. Il se faisait d'ailleurs un point d'honneur à toujours revenir à la maison, quelque fut la température, ce qui lui occasionna quelques «incidents» d'auto.

Ces fins de semaine, il les meublait avec le ski, et l'été, les promenades dans les Cantons de l'Est, au Mont Saint-Hilaire. Il

déambulait souvent au gré de sa fantaisie, ce qui nous a mis quelques fois dans l'embarras, comme quand la «Volvo» était complètement embourbée dans un petit chemin de campagne qui devait convenir plus à un tracteur qu'à une voiture. Cela nous donnait l'occasion de prendre des cours de conduite avant l'âge, ce qui était très excitant pour les enfants que nous étions.

Il n'était pas conformiste. Il était libre dans sa pensée, un brin fantaisiste et un peu rebelle dans ses actions. Il avait tendance à rejeter certaines «bonnes manières» quand elles ne lui semblaient pas logiques et utiles. Je crois d'ailleurs qu'il a un peu déteint sur moi à ce niveau.

D'un autre côté, il était un catholique fervent, ce qui se traduisait dans les valeurs profondes qu'il cherchait à nous transmettre, particulièrement l'amour, la justice et la vérité.

Il a été confronté à plusieurs difficultés dans sa vie, au niveau de la santé, de la famille et du travail. Il se projetait la plupart du temps en avant avec un optimisme certain, beaucoup de persévérance, parfois dans des projets dignes d'un Don Quichotte. Il voguait ainsi sur sa témérité et animé par ses rêves, que ce soit, par exemple, pour divers concours architecturaux ou encore pour la décoration de l'Église de Sainte-Famille de l'Île d'Orléans pour laquelle il avait tant souhaité faire venir un peintre sacré, Arcabas. Il a tricoté, remué toutes les ficelles qu'il pouvait trouver, dans le municipal, au

niveau des musées, des gouvernements du Québec et de la France pendant plusieurs années.

C'est un homme qui donnait facilement sa confiance à ses enfants, ses amis, ses relations. Cela ne lui aura pas porté chance dans les affaires mais, pour moi, cette confiance était bien plus astreignante qu'une surveillance que j'aurais pu déjouer. Cela m'a responsabilisé et appris à faire confiance à l'autre.

À côté de cette personnalité assez extravertie, il y avait un homme plus intérieur, absorbé dans ses pensées qui parfois était même effacé. Je le revois lisant dans le salon, des heures et des heures, plongé dans un obscur livre théologique ou philosophique dont seule l'apparence ou le titre m'aurait rebuté.

Et puis c'est l'homme des maximes: un accident est si vite arrivé, comme disait grand-maman; un évêque regarde bien un chien; le travail qui mérite d'être fait mérite d'être bien fait; tu t'en souviendras le jour de tes noces; tu comprendras quand tu auras des enfants, etc.

Quand j'avais quinze ans, je voulais tout faire pour être différent de lui. Maintenant, un peu comme il me le prédisait, je le comprends mieux (serait-ce les enfants?). Je le vois en moi, le décèle en mes enfants, mon frère et mes soeurs. Il m'accompagne à sa façon, toujours original. Je ne cherche plus à me distinguer de lui. J'accepte son héritage. Je veux, comme lui, viser le mieux, le beau, le vrai, bien faire ce qui mérite d'être fait.



Charles Michaud deuxième en partant de la gauche et des amis.

Chapitre IV

En guise de conclusion:

Le rêve inachevé de M. Michaud



MARTINE LALINEC-MICHAUD

BREF RETOUR EN ARRIÈRE

Ce projet n'était pas sans motivation. La vision artistique de l'architecte dépassait *l'art pour l'art* pour rejoindre *l'art au service* de la foi.

Observateur lucide, il était préoccupé par la perte de transcendance et le manque d'armature spirituelle marquant notre époque. Dans une lettre au P. Georges-Henri Lévesque o.p. (22 juin 1956), il écrivait: «Le mirage de la technologie amène un vacuum spirituel inimaginable en Occident et un décalage spirituel et politique dangereux. Nous en vivons l'expérience singulière en ce moment sur les bords du Saint-Laurent». Il entrevoyait ce projet comme une contribution à un besoin de ressourcement spirituel pour les jeunes en recherche, souvent inconsciente, d'assises profondes. Pour lui, ces sessions estivales autour de l'art sacré étaient comme une suite de nos *Colloques Foi et Culture*.

L'église de Saint-François, I.O., venait d'être reconstruite, avec succès. L'intérieur était comme en attente d'un habillement liturgique et artistique appropriés. Évidemment, impossible de revenir à l'aménagement d'autrefois. Mais l'aventure merveilleuse de Saint-Hugues de Chartreuse (France) semblait servir d'inspiration.

Pour l'architecte, cette église était «ce témoin architectural le plus précieux du Canada français d'origine et actuel», prototype de ce que la foi et le bon goût de nos ancêtres pouvaient bâtir. Cette église et son environnement: un ensemble privilégié «pour ouvrir un espace de création, de rencontre, qui témoigne du beau et rende gloire à Dieu» (P.André Gouze, o.p.). L'éveil de la foi par le patrimoine culturel! «Votre culture est non seulement le reflet de ce que vous êtes, mais le creuset de ce que vous deviendrez» nous a dit Jean-Paul II, à Québec en 1984.

UN REGARD EN AVANT

Ce rêve, en quête d'achèvement, pourrait peut-être revivre ailleurs et autrement, en Charlevoix par exemple...

Ce phénomène ne serait pas nouveau chez-nous. Tant de réalisations en Charlevoix, aussi diverses que concluantes, ont eu des rêves comme origine! Il vaut la peine d'en signaler quelques-unes. Ces Fêtes foraines d'autrefois à la Baie-Saint-Paul qui sont devenues le berceau du Cirque du Soleil, le plus grand cirque du monde; Laure Gaudreault, à la source du syndicalisme enseignant; le Massif de Petite-Rivière-Saint-François; l'abbé Jean-Paul-Médéric Tremblay, avec ses nombreuses études du milieu et ses Équipiers de Saint-Michel; Cyril Simard et les Économusées; Cap-à-l'Aigle et ses Jardins mettant à l'honneur les lilas; Françoise Labbé à qui on doit le Symposium de la jeune peinture et le Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul; les Palissades, de Saint-Siméon; le Centre Écologique de Port-au-Saumon; La Montagne de la Croix de Clermont; Notre-Dame de l'Espace à Baie-Sainte-Catherine; les Hautes-Gorges et les Grands-Jardins; la Société d'histoire de Charlevoix et sa Revue; le Domaine Forget à Saint-Irénée; que d'autres encore! Autant de preuves de «la rentabilité de l'option de la culture», comme disait souvent M. Michaud.

Bertrand Fournier, ptre
Québec, été-automne 2003

Revue d'histoire de Charlevoix

Número 46, Juin 2004 10\$ l'exemplaire

Comité de rédaction: Serge Gauthier, Christian Harvey

Ce numéro consacré à Charles Michaud, architecte a été préparé sous la direction de l'abbé Bertrand Fournier.

Conseil d'administration de la Société d'histoire de Charlevoix

Serge Gauthier (Président), Luc Filion (Vice-président)
Christian Harvey (secrétaire-trésorier), Richard Bergeron, Guy Godin

Collaborateurs pour ce numéro: Abbé Bertrand Fournier

Arcabas (Jean-Marie Pirot), Benoit Lacroix, o.p., Martin Lalinec-Michaud, Claude Ryan †

En couverture: Maquette pour un projet d'église à Clermont réalisée par Charles Michaud et Charles Michaud et ses plans.

Photos de la page couverture: Collection Martine Lalinec-Michaud.

Adresse postale de la Société d'histoire de Charlevoix:

Société d'histoire de Charlevoix, C.P. 172, La Malbaie, G5A 1T7

Téléphone: (418) 439-0647 Télécopieur: (418) 439-1110

Courriel: shdc@charlevoix.net Web: www.charlevoix.net/societedhistoiredecharlevoix

Le bureau de la Société d'histoire de Charlevoix est situé au 99-A Principale, Saint-Aimé-des-Lacs. Il est possible d'y consulter les archives de la Société d'histoire de Charlevoix en prenant toutefois rendez-vous au préalable.

La Société d'histoire de Charlevoix reconnaît l'aide financière du Gouvernement du Canada, par l'entremise du programme d'aide aux publications (PAP), pour ses dépenses d'envoi postal.

La Société d'histoire de Charlevoix est membre de la Fédération des Sociétés d'histoire du Québec (FSHQ).

Abonnement: 25\$ par année pour recevoir les trois parutions annuelles de la Revue d'histoire de Charlevoix.

Impression: Lico imprimeur 42, route 362, Baie-Saint-Paul G3Z 1P9 (418) 435-2869

Port de retour garanti. Envoi de publication. Enregistrement n° 0728039. Dépôt légal 2^e trimestre 2004 ISSN 0829-2183

La Société d'histoire de Charlevoix laisse aux auteurs la responsabilité de leurs propos. Tous droits réservés.

Ce numéro consacré à Charles Michaud, architecte a pu être réalisé grâce à l'appui de:

Madame Martine Lalinec-Michaud • Abbé Bertrand Fournier • Monsieur Philippe Borel

Mgr Marc Leclerc • Bichat Coiffure • Dre Dominique Dufour

Monsieur Léo Letarte • Mgr Roch Pedneault • Monsieur André Maltais

Auberge Petite Madeleine • Madame Bernadette Veilleux

Mgr Gérard Drainville • Monsieur Bernard Audet • Madame Lucette Simard

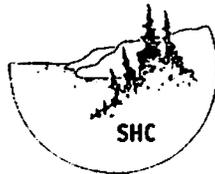
Monsieur Gérard Dufour • Abbé Jean Moisan • Abbé Guy Gagné

Nous remercions tout particulièrement

MADAME GENEVIÈVE DUFOUR

**pour son appui à titre de responsable de la sollicitation financière
en vue de la parution du présent numéro.**

Déjà 20 ans!
Société d'histoire de Charlevoix
1 9 8 4 - 2 0 0 4



LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX

Se souvenir, c'est avoir toujours vingt ans!

**LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX 1984-2004
20 ans d'engagement en faveur de Charlevoix**

Grand merci aux membres et aux amis
de la Société d'histoire de Charlevoix
qui ont permis à notre organisme régional d'atteindre
ce vingtième anniversaire!

Le Conseil d'administration de la Société d'histoire de Charlevoix